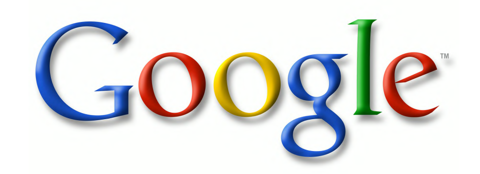
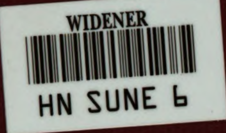
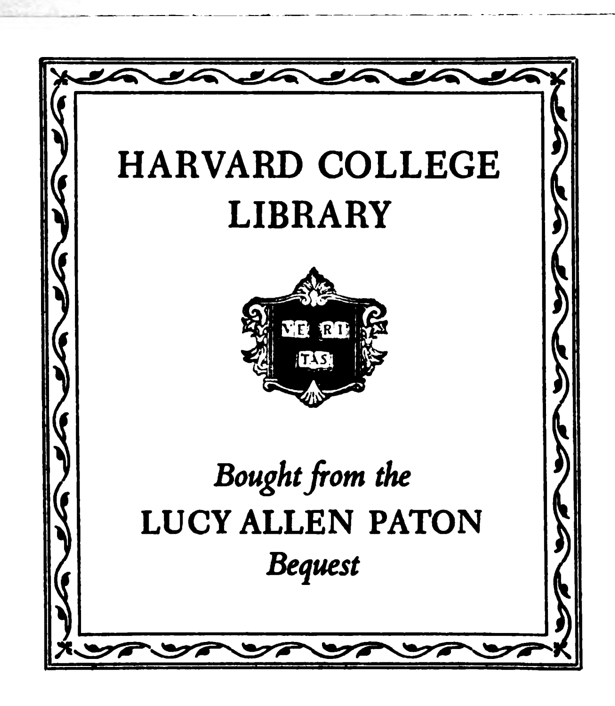



WIDENER
HN SUNE 6


HARVARD COLLEGE
LIBRARY
VE RI TAS
Bought from the
LUCY ALLEN PATON
Bequest

***

Dilettantes



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

23-31, PASSAGE CHOISEUL

NEW-YORK, 13 WEST 24th STREET

M DCCC XCIV



DILETTANTES

* * *

Dilettantes



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

PASSAGE CHOISEUL, 23-31

MDCCCXCIV

PREMIÈRE PARTIE

I

Le crépuscule descend. Le salon haut et carré n'est éclairé que par la lueur froide d'un soleil d'automne qui filtre à travers une grande fenêtre ogivale. La pénombre fond en une gamme imprécise les teintes pâlies par les ans des tapisseries flamandes et adoucit les contours aigus de l'ameublement gothique.

Au milieu du salon, sous les doigts nerveux d'une jeune femme, les cordes sonores du piano-orgue vibrent en notes endolories.

Indécise et pourtant énergique, elle ne reprit le thème initial qu'après de longues variations.

C'était un vieil hymne hongrois; le chant primitif d'un peuple résigné semblait presque devenir le cri révolté d'une âme.

La jeune femme se leva en allumant la cigarette qu'elle avait tenue éteinte entre ses lèvres, et passa devant la psyché. Involontairement elle s'arrêta: un portrait s'y réfléchissait, celui d'un jeune homme vêtu d'un burnous couleur ivoire, le front ceint d'une couronne d'épines. Tout dans cette peinture aux teintes morbides était d'un ton recherché: les cheveux d'un blond pâle se détachaient à peine du fond crayeux, les yeux petits, creusés et sceptiques sous des sourcils presque droits, par leur clarté bleue rehaussaient le teint mat du visage ovale, aux joues amaigries, à la barbe effilée. Tantôt elle levait les yeux pour regarder cette tête de race, belle d'une étrangeté typique, tantôt elle les abaissait pour se regarder elle-même, tout en arrangeant sa lourde chevelure d'un blond sombre aux reflets d'or, retombant éployée sur sa jaquette en velours vert-de-gris, garnie de renard argenté. Ses

yeux pers exprimaient une mélancolique lassitude, tandis que ses fortes lèvres rouges semblaient sourire dans cette contemplation alternative.

Un violent coup de sonnette la fit tressauter, puis, lentement, d'un pas traînant, elle s'éloigna de la psyché. Une voix claire mais pourtant mélodieuse demanda dans l'antichambre :

— Madame la comtesse n'est pas sortie?

Et sans attendre de réponse, un jeune homme entra.

— C'est vous, Marc? Je vous croyais si absorbé par l'arrivée de votre ami que je ne comptais guère vous voir aujourd'hui.

— Afin de pouvoir passer quelques moments près de vous, je l'ai prié de me précéder chez sa cousine.

— Mme Whitby?...

— Et ce soir vous auriez dîné avec lui chez elle, si vous n'aviez pas refusé son invitation. Mais pourquoi l'avoir refusée?... J'ai cherché en vain un prétexte pour imiter votre exemple.

Il m'a bien fallu accepter, Imre Borogh repartant demain matin.

Tout en parlant d'un ton un peu agacé, il marchait de long en large.

— Ah! les poésies de Swinburne, — dit-il en cherchant sur la table comme pour changer de conversation. — Vous n'avez même pas ouvert le livre.

Coupant hâtivement quelques feuillets, il lut, ou plutôt déclama à mi-voix, le *Jardin abandonné*.

La comtesse distraite s'assit sur un fauteuil en face de lui.

Tout à coup, relevant la tête :

— Comment saviez-vous que j'avais été invitée?

— Mme Whitby me l'a écrit, — répondit-il, continuant sa lecture.

Un moment elle se tut, le front dans ses mains. Puis l'interrompant presque inconsciemment :

— Et sa lettre, vous l'avez?

Marc eut un geste d'impatience. Il ne savait

pas lui-même si cette seconde interruption le fâchait ou s'il lui déplaisait précisément de donner connaissance de la lettre. Les yeux toujours fixés sur le livre, il remit à la jeune femme une enveloppe armoriée; leurs mains se touchèrent.

Elle se leva vivement et sonna. Un vieux domestique entra et alluma les lampes. Elle s'approcha de la table :

« Cher baron,

« La comtesse Thaszary m'écrit qu'une légère indisposition l'empêche d'accepter mon invitation. Notez bien que c'est la troisième fois qu'elle me donne cette même réponse... Et tous les jours, je la vois, du haut de mon balcon, monter dans sa voiture, plus belle et plus fraîche que jamais.

« Je ne suis pas femme à me formaliser de ses refus. Pourtant, comme amie, comme fidèle et sincère amie de notre chère Resa, j'aurais beaucoup tenu à l'avoir chez moi.

« Vous me connaissez assez pour savoir que je ne m'occupe ni des affaires des autres ni de ce qu'on en peut dire. Au reste, en voici la meilleure preuve ! Je crois cependant de mon devoir de femme du monde de vous avertir que vous avez grand tort, mes jeunes amis, de ne pas prendre en considération mes conseils discrets. Serai-je donc forcée de parler et de vous poser la question qui me brûle les lèvres?... Prenez garde ! un jour ou l'autre, je vous la poserai.

« En attendant, je compte sur vous ce soir. Ce sacrifice que je n'oserais pas vous demander pour moi, permettez-moi de le réclamer au nom de mon cousin.

« Recevez, etc., etc... »

Resa gardait la lettre dans sa main, qui tremblait un peu. Elle sentit que Marc l'observait.

— Vous vous occupez encore de Mme Whitby?

— Je lis sa lettre... Vous y avez répondu?

Son visage prit une expression d'énervement.

Le jeune homme en fut frappé.

— Mais oui. Je lui ai écrit que, quoique vous ne fussiez pas réellement souffrante aujourd'hui, vous vous sentiez un peu fatiguée... C'est bien cela, n'est-ce pas?

— Vous n'avez rien dit de plus?

— Qu'aurais-je dit?

Il fronça le sourcil, et Resa rougit. La lettre toujours à la main, elle se tourna vers la cheminée.

— Voyons, — fit Marc, — la lettre est à moi! un document de plus à ajouter à ma collection. Mme Whitby se dit femme du monde, mettons sa lettre parmi celles de ses pareilles... Mais un peu à côté!

— Pauvre femme! Si elle vous entendait, elle qui vous proclame « l'irrésistible », et qui ne reçoit, semble-t-il, que pour nous exhiber, — répondit Resa avec un rire forcé en la lui rendant.

— Surtout les jours où vous portez vos insignes! Cela les émerveille encore, ces Américains, que vous autres, vous puissiez

étaler une preuve visible de vos seize quartiers. Mais laissons là notre amie et le reste. Venez auprès de moi et lisons ce sublime poème :

Heart handfast in heart as they stood : « Look thither »,
Did he whisper, « look forth from the flowers to the sea ;
« For the foam flowers endure when the rose-blossom
[wither,
« And men that love slightly may die, — but we ? »
And the same wind sang, and the same waves whitened,
And or even the garden's last petals were shed,
In the lips that had whispered, the eyes that had ligh-
Love was dead! . . . . [tened,

Tous deux se penchaient sur le livre.

—Dans les premières strophes, quel tableau ! Voilà un sujet pour Alkmar, et qui remplacerait avec avantage mon portrait. La désolation universelle au lieu de l'homme désolé.

— Alkmar nous peindra le *Jardin abandonné*, si vous le voulez, mais votre portrait restera à sa place. Je l'aime, ne fût-ce que par coquetterie, car votre inquisitive Mme Whitby a

dit en le voyant que nous nous ressemblions comme frère et sœur.

— Vraiment?

Le baron la contemplait longuement. Ses yeux profonds pesaient sur elle :

— Aurait-elle lu nos âmes jumelles sur nos visages?

II

— Ames jumelles!...

Minuit avait sonné depuis longtemps, et la comtesse Resa, seule dans sa chambre, était étendue sur des fourrures, près de la cheminée où un grand feu pétillait.

— Ames jumelles!... Elle se répétait ces deux mots. Elle s'efforçait de ressaisir l'inflexion avec laquelle ils avaient été prononcés. Tantôt il lui semblait les entendre doux comme un frôlement de tendresse, tantôt plaintifs comme un douloureux soupir. Elle ne savait quel sentiment troublant, fait d'un sin-

gulier bien-être et d'une pénétrante inquiétude, envahissait son cœur.

— Ames jumelles!... Que signifiaient ces deux mots? Pourquoi lui avaient-ils fait oublier jusqu'à la lettre de Mme Whitby?

Elle se souvint qu'elle s'était sentie effleurée comme par de légers coups d'épingle en la lisant. Peu à peu, elle revit nettement les longs caractères d'une écriture anglaise sur un élégant papier parfumé.

A mesure que le texte de cette lettre lui revenait à la mémoire, elle regardait autour d'elle afin de se reprendre à ce qui l'entourait, cherchant vainement un rappel de pensée qui lui fût bien personnel. Au milieu de tout ce luxe banal de sa vie nouvelle, le portrait même d'un de ses aïeux que dans son enfance elle avait si possessivement regardé lui parut étrangement indifférent.

Au dehors il pleuvait. Le sourd roulement des voitures attardées se mêlait au bruit continu de l'averse contre les vitres.

— Marc sera rentré déjà...

Elle se leva et écarta le rideau. A travers les interstices des persiennes, elle voyait de l'autre côté de l'avenue Marceau, dans la maison d'en face, les salons du second étage éclairé.

— Peut-être est-il encore chez M[me] Whitby. On y joue, on y fait de l'esprit, on s'admire, on se critique... et on s'ennuie. Et, de sa voix perlée, la maîtresse de la maison dit un mot de compassion pour la chère petite comtesse... Elle me plaint. De quoi?

Resa laissa retomber le rideau.

Et les scènes de son enfance lui revenaient. Une grande chambre meublée dans le goût sévère du premier Empire. A côté de son petit lit, une femme âgée, aux tendres yeux bleus, coiffée d'un bonnet de dentelle qui encadrait délicieusement sa fine tête d'autrefois, chantonnait de vieilles ballades. L'enfant se blottissait contre elle.

Puis une course folle à travers champs avec sa cousine. Un soleil accablant surchauffait la mare d'eau stagnante. Les pins qui s'élevaient alentour éclataient d'or. Le son distant d'un pipeau lui donna pour la première fois le sentiment inquiet d'un étrange isolement et le désir de faire à quelque autre cœur la confidence de ce qui débordait dans le sien. Vainement elle cherchait une réponse à son émotion dans les yeux de sa compagne, qui continuait à rire et ne comprenait pas...

Elle se rappelait sa colère enfantine et obstinée. Dès ce jour elle regarda sa cousine comme une étrangère.

Maintenant une chapelle tendue de noir; des cierges; une pénétrante odeur d'encens et le parfum âcre des fleurs. Sur un catafalque, et revêtu de l'uniforme bleu chamarré d'or des officiers de hussards, un homme étendu. Des domestiques en deuil se rangent respectueusement pour la laisser passer, en sa petite robe de crêpe, allant déposer une couronne

de chrysanthèmes au pied du catafalque. Jamais elle n'avait connu son père et elle devait pleurer ainsi que tous. Malgré ses efforts, elle ne ressentait qu'un effroi glacé devant cette forme inerte qui avait été un homme. Elle se retournait cependant pour suivre des yeux les spirales de fumée qui montaient des encensoirs vers les guirlandes de fleurs...

Lentement la vision de la chapelle s'effaçait. La musique funèbre des orgues se transformait en accords cadencés. Dans des flots de lumière crue se dessinaient des toilettes étincelantes, de brillants uniformes...

Un jeune officier se penchant à son oreille lui murmura le premier mot d'amour. Elle écoutait le rhythme voluptueux de la valse, éblouie par le feu des diamants, et pensait : Que je suis heureuse !

Une fenêtre ouverte laisse pénétrer le jour, un jour livide... Et, se retournant pour considérer la salle de bal, tout lui semble enveloppé dans cette lumière blême.

Tranquillement elle lui répond qu'elle ne l'aime pas, et ni son regard suppliant ni sa voix émue ne peuvent l'attendrir.

— N'aurais-je pas de cœur?

Cette question qui surgit en elle l'éveilla un moment de son demi-rêve. Toutes ces impressions avaient passé à travers son âme, pareilles à des ombres fugitives, sans y laisser d'autre trace qu'une répugnance pour la réalité et la terreur d'en être atteinte.

Enfin, sa première arrivée à Paris, le soir. Çà et là, un bateau au fanal brillant comme une luciole glisse sur la Seine. Plus loin, la silhouette de Notre-Dame se découpe.

Un dîner intime au faubourg Saint-Germain. Tout à coup, un jeune homme qui ne lui semble pas inconnu... Mais non, jamais elle ne l'a vu.

— Monsieur Marc de Szelény, un de vos compatriotes, Mademoiselle; vous serez l'un auprès de l'autre à table. Vous pourrez parler

de votre chère patrie, — dit, attentionnée, la maîtresse de la maison.

Le jeune homme et la jeune fille se regardent.

— Ames jumelles!... répète l'écho lointain.

III

— ... Et tout, jusqu'à nos plus grandes douleurs, nos joies les plus subtiles, devient un sujet d'étude. Hélas! l'homme primitif est bien mort en moi, — ajouta Marc en se remettant à marcher d'un pas nerveux, saccadé.

— Voilà ce que tu appelles l'homme moderne! Merci de l'explication, bien qu'elle ne m'apprenne pas grand'chose, car, chez nous, dans la puszta, on ignore encore cette variété de l'espèce humaine, — interrompit Imre Borogh, regardant de ses grands yeux noirs son ami chétif et efféminé en contraste avec sa mâle structure, à lui.

— Plaisante si tu veux, il n'en est pas moins tristement vrai que tout me dégoûte! Chaque sentiment quand je m'y arrête s'étiole et meurt en moi. Restent donc, uniques et triomphantes, les sensations. Mais, malgré leur omnipotence, combien sont-elles fugaces! Un rien les allume, un rien les éteint, et nous vacillons dans ce chaos de lumière et d'ombre, courbés sous le fardeau fait de toutes les aspirations et les déceptions des races antérieures. Néanmoins, pauvres fous, nous cherchons, nous cherchons toujours!

— Mais quoi? — demanda Imre, distrait, continuant à flâner côte à côte avec son ami. Il secouait les feuilles lourdes de pluie du bout de son parapluie qu'il avait gardé fermé malgré l'averse.

— Je ne sais. Peut-être le souci qui me fera dépenser le plus insouciamment cette décevante existence, en me délivrant autant qu'il se pourra du désir individuel. Parfois je crois l'avoir trouvé dans l'art, et une volupté dont vous autres n'avez même pas l'idée m'envahit

alors pendant des jours entiers, celle d'avoir intensifié mes douleurs au point de les transformer en jouissances. Je noircis du papier. Mais, hélas! les sensations les plus subjuguantes sont anti-artistiques. En me relisant je comprends le rédacteur de votre journal qui me renvoie mes articles avec ce refus : « incompréhensibles ».

— Il n'en est pas ainsi de tous. J'ai lu dernièrement dans la *Revue Hongroise* une étude de toi sur l'art moderne. Je n'osais pas t'en parler, pensant que c'est à ton insu qu'elle porte ta signature.

— Comment? Que veux-tu dire? — interrompit Marc.

— Mais, qu'il m'a paru étrange qu'un descendant de Stibor s'occupât de journalisme.

Il prit le bras de son ami.

— Il faut bien commencer par là pour se faire connaître. « C'est une vieille histoire, pourtant elle restera toujours nouvelle. »

— Ton nom n'a pas besoin pour cela d'être en vedette au bas d'un article dans les feuilles

publiques, — s'écria Imre. Puis, sentant la pression nerveuse du bras de son ami, il ajouta d'un ton protecteur :

— Sérieusement, quel profit penses-tu tirer de ce jeu d'enfant?

— N'est-ce donc rien que propager les idées modernes dans notre pays barbare?

Ils poursuivaient leur promenade le long des quais. La pluie tombait toujours; des lumières tremblotaient dans la nuit et, silencieuse, à côté d'eux, la Seine coulait.

Imre fumait à grande bouffées.

— Eh bien, à quoi penses-tu? —fit Marc.

— Je te comprendrais si par là tu croyais avoir une bonne influence sur notre civilisation « arriérée » ; mais le poison qu'on infiltre dans les veines de l'être en croissance contribue-t-il à le développer ou ne le déprime-t-il pas plutôt? Tranquillise-toi, d'ailleurs; jusqu'à présent, mon cher, tu ne nous a pas fait beaucoup de mal. Nous n'avons pas compris tes tendances, et nous ne les comprendrons pas encore de longtemps, je pense.

Marc accéléra le pas. Ils traversèrent la place de la Concorde.

— Il me semble qu'il serait bon de nous mettre à l'abri.

— Où allons-nous?

— Chez moi, si tu veux.

— Comment, tu habites toujours l'hôtel Vouillemont? — demanda Imre.

— Pourquoi pas?

Leurs regards se croisèrent, puis brusquement le baron se dirigea vers l'hôtel, d'un pas rapide, et sonna.

— Mme Whitby t'a dit que je voulais changer d'hôtel?

Il se demandait en lui-même pourquoi Imre lui avait posé cette question.

— Je n'ai pas parlé de toi avec Mme Whitby. Je ne sais comment cette idée m'est venue, — répondit Imre en hésitant.

— Nous voici arrivés. A droite,— dit Marc, faisant passer son ami devant lui.

La mate lumière d'une lampe tamisée par un abat-jour rose plissé, éclairait faiblement

un petit salon d'hôtel aux meubles de velours rouge foncé, aux boiseries blanches, coupées de filets d'or, d'où se détachaient de hautes glaces aux lourdes dorures. Dans un fauteuil, près de la cheminée en marbre gris, sommeillait un jeune garçon tenant entre ses bras un violon.

— Chut! — fit Marc, — regarde. Ce pauvre Pista qui m'a attendu!

— Le voilà bien, l'homme blasé, s'extasiant devant son groom parce qu'il a daigné s'endormir au salon! Veux-tu vite décamper, — dit Imre en riant.

A cette voix inconnue l'enfant ouvrit ses grands yeux étonnés, mais apercevant son maître, il se leva précipitamment et s'approcha de lui avec des mouvements câlins. Appuyant le violon sur son épaule comme s'il eût voulu jouer, il murmura :

— *Cserebogár*, *sárga cserebogár*.

— Non, laisse! va et tâche de nous procurer du thé, — dit Marc en le repoussant doucement.

Imre avança un fauteuil près de la chemi-

née, posa ses pieds sur les chenets, et, coupant le bout d'un cigare avec ses dents :

— Est-ce un czigâny authentique, ce petit monstre-là, ou n'est-ce qu'une contrefaçon?

— Tout ce qu'il y a de plus czigány, mon cher. Je l'ai amené avec moi d'Arad. C'est un descendant de Rácz.

— Ah ! un souvenir de la Hongrie.

— Dis plutôt une personnification de la Hongrie ! Quand je l'entends, il me semble être dans l'Alföld, ayant devant moi nos grandes plaines à l'horizon infini, les mirages de la fée Morgane, le grand soleil qui monte dans le ciel et jette ses rayons comme une pluie de flamme sur la puszta qui scintille, nos vieux puits à levier dressant, au milieu d'un océan de sable jaune, leur maigre charpente comme des bras tordus dans l'espace, et l'ondoiement des blés dorés, et les beaux nuages qui passent au-dessus de nos têtes, fugitifs comme des légendes de fées. Je crois entendre le susurrement des scarabées, le vol lourd des grues, le chant du rossignol, les cris de joie dans la csárda, les

hurlements de deuil à la porte du cimetière; et le rire de l'espérance et les pleurs de la désillusion. L'existence humaine se déroule devant moi dans ce chant mystique. Enfin, en l'écoutant, j'ai des sensations magyares!

— A la bonne heure! Vive le petit Pista s'il te rappelle ta terre natale, cosmopolite enragé! — s'écria Imre.

Pista entra d'un pas indolent, posa lentement le plateau sur la table, puis, avec la même indolence, il s'en alla.

La figure de Marc s'était rembrunie.

— Tu ne sais pas quelle souffrance cause à l'artiste cette qualification de cosmopolite! Au reste tu me l'as fait sous-entendre à propos de mes écrits. Hongrois, c'est pour vous que je travaille et vous ne me comprenez pas! Habitant Paris, mes sensations se sont forcément parisianisées, et je m'essaie à revêtir de la forme hongroise des notions qui vous sont étrangères. En France, je reste Hongrois, et chez moi, je ne le suis plus. Hélas! partout je me sens dépaysé, un exilé qui cherche sa patrie

et ne la pourra jamais trouver, un solitaire en quête d'un cœur vibrant à l'unisson du sien. Possession merveilleuse, irréalisable ! Mon cœur peut rencontrer un cœur capable de s'associer par la sympathie à mes larmes et à mes joies, mais il garderait ses sensations propres : il peut se réjouir quand je pleure, et sangloter quand je ris. Va ! chacun de nous doit parcourir sa route seul avec lui-même : l'un peine à travers des forêts de ronces, l'autre marche sur des roses ; la solitude, toujours la solitude !

— Voyons, voyons, — dit Imre en se versant du thé, — ne reprenons pas ton thème de prédilection ! Il se peut que la sensation de la solitude soit moderne, mais elle n'est pas originale. Cependant bien des gens te comprendront, je suppose. « Chaque lièvre trouve l'herbe qui lui convient. » Et tu n'es pas très à plaindre.

— Que dis-tu ? — demanda Marc, importuné du bruit que son ami faisait en replaçant la théière sur le plateau et en débouchant un flacon de rhum.

— Rien, sinon qu'un jeune homme dans ta situation, bien né, possesseur de cent mille livres de rentes, a mauvaise grâce à se plaindre devant un pauvre hère comme moi, qui n'aurais plus qu'à en finir si chacun, en somme, ne portait pas son bonheur ou son malheur en lui-même. Tu renonces aux joies de la vie, et moi, je les veux toutes.

— Et tu commences, pour complaire à Mme Whitby, par épouser une dot.

— Le mot de mariage n'a pas été prononcé encore,— dit Imre entre deux gorgées de thé,— mais, après tout, pourquoi ne le serait-il pas si la propriétaire de cette belle dot me plaisait? Tu entends : si elle me plaisait! J'en ai assez de cette vie de garçon et ma fortune a besoin d'une gérante. Je t'assure que le jour où je rentrerai chez moi avec une belle et jeune femme au bras, sera un grand jour dans ma vie. Malgré toutes vos plaisanteries, je crois encore au bonheur domestique, et je me sens capable de le ressentir, peut-être même de le donner.

— Mes meilleures félicitations! A quand le mariage?

— Quelle hâte! — répondit Imre en riant. — Nous n'en sommes pas encore là, et Dieu sait quand nous y serons. Pour le moment, je me contente de l'espérance. Je m'en contenterai peut-être toujours. A propos, te souviens-tu de la petite Erzsi... de la petite Erzsi à Arad? Tu lui as chanté l'amour sur un ton de requiem; moi, je m'y suis pris différemment. Tu as souffert, moi j'ai été heureux. Aujourd'hui j'apprends qu'elle se marie. Pareille nouvelle cause toujours une impression singulière.

— Pauvre fille!

— Ceci me rappelle...

Et Imre se mit à raconter les détails d'un joyeux souper auquel il avait assisté, quelques semaines avant son arrivée à Paris, avec la petite écuyère.

Son ami effeuillait machinalement le gardénia qu'il portait à la boutonnière, ne prêtant qu'une attention distraite à ses paroles.

— Voilà l'homme heureux! Il pense à la fois

au mariage de sa maîtresse et à son propre mariage avec une femme qu'il ne connaît pas encore, qu'il aimera peut-être ou n'aimera pas, mais qui lui apportera une fortune et à laquelle il donnera des enfants... Et il l'aimera s'il la prend pour femme. Il sera heureux. La vie coulera pour lui comme un fleuve uni. Il ne verra pas les nuages qui s'amoncellent autour de lui, et quand les ténèbres se feront, il n'en croira pas moins y voir. Il sera heureux. Encore un de ces mots privés de sens exact! Que signifie-t-il? La satisfaction matérielle pour Imre. Et pour moi?...

IV

Mme Whitby, d'une main nerveuse, soulevait en vain et faisait grincer le loquet ciselé de la porte.

— On n'entre pas ! on n'entre pas !

— Ouvrez, chérie, ce n'est que moi...

Resa sortit du bain, s'enveloppa d'un manteau, glissa ses pieds dans des mules en peau de tigre, et, entourant ses cheveux d'un foukousa, s'étendit sur une large ottomane indienne.

— Ouvrez à Mme Whitby, elle s'impatiente, — dit Resa à sa femme de chambre qui venait

de poser sur un guéridon à côté d'elle un broc à champagne et une coupe. — Comment l'a-t-on laissé monter?

La femme de chambre, indiquant par un geste que Mme Whitby n'était pas femme à se laisser intimider, alla ouvrir.

— Enfin, chère belle, on vous voit ; il faut vous prendre à l'improviste pour pénétrer jusqu'à vous, — s'écria l'Américaine en l'embrassant.

— Je vous demande mille pardons, chère madame, — répondit Resa avec une indifférence aimable, — de vous avoir fait attendre, mais, vraiment, je ne suis pas habituée à des visites aussi matinales.

— Matinales? Pour vous, ma chère enfant, mais non pas pour nous autres, qui, hors nos devoirs envers le monde, avons encore mille autres choses à faire. Aussi, ne vous étonnez pas de me voir arriver chez vous en riding-habit ; il faut que j'essaie un cheval qu'on m'a fort recommandé, et j'ai donné rendez-vous pour dix heures au montoir.

— Et vous venez m'annoncer cette grande nouvelle?

Resa la regardait en souriant.

L'amazone collante qui moulait ses formes parfaites semblait les exagérer en leur perfection même. Le col montant de linge blanc raidissait l'expression de sa tête grecque au nez droit un peu fort, aux lèvres minces d'une belle courbe, au menton carré et ferme. Le chapeau haut de forme diminuait encore son front bas et ombrait le noir luisant de ses grands yeux bovins. Des fils d'argent se mêlant çà et là à ses cheveux noirs, attiraient singulièrement l'attention sous cette coiffure masculine. En tout autre vêtement, on ne se préoccupait guère de l'âge qu'elle pouvait avoir; on se contentait d'admirer les restes de sa beauté froide, comme on contemple un buste antique un peu endommagé en reconstituant par l'imagination tout ce que le temps a pu lui dérober.

Mme Whitby cherchait en vain du regard un siège ; Resa lui fit signe de s'asseoir à ses côtés.

— C'est un vrai magasin de bric-à-brac chez moi, n'est-ce pas ?

— En effet, et ce qui est pis encore, c'est que chaque fois qu'on y vient on se trouve de nouveau désorienté. Il y a des changements continuels de décor dans votre appartement. Je ne puis comprendre comment vous pouvez vous y sentir à votre aise. Quant à moi, je serais malheureuse de vivre parmi ce ramassis de tous les temps et de tous les pays, apparaissant un jour pour disparaître le lendemain. J'aurais la sensation continuelle d'être en voyage.

— C'est précisément ce que je cherche, en m'en évitant les lassitudes et cet étrange ennui qu'on éprouve à se retrouver néanmoins partout soi-même.

— Décidément, mon enfant, il vous manque le sens du home, — dit l'Américaine d'un ton onctueux.

— Comment voulez-vous que je l'aie ici ?

— Mais j'espère bien que vous vous habituerez à regarder la France comme votre pa-

trie, puisque vous avez renoncé à retourner en Hongrie.

— Qui le sait ? — Resa roulait une cigarette entre ses doigts. — Jusqu'à présent je n'ai regardé Paris que comme un séjour de passage, c'est pourquoi je m'y suis arrêtée aussi longtemps. Certes, j'aime, j'adore cette ville, mais y rester toujours, si je savais qu'il en dût être ainsi, ce qui me charme à présent m'ennuierait mortellement !

Elle se représentait tout ce mouvement factice, et ce mot « toujours » le lui rendait banal ; le boulevard avec ses étalages criards, ses murs tapissés d'affiches et de réclames, sa foule grouillante de flâneurs ; les Champs-Élysées sillonnés par de longues files de voitures qui montent et descendent, tristes et monotones. Et les vastes avenues du bois n'étaient plus pour elle que les couloirs étroits d'une prison.

A l'idée de ne plus le quitter, elle comprit que Paris laissait vide une partie de son être.

Déracinée volontaire, elle avait une vague

nostalgie du sol natal, — d'un sol natal idéal, chimérique.

— Toujours! — répéta-t-elle à haute voix, — c'est un mot traître qui semble grand et solennel et donne une illusion d'éternité, mais en somme il n'exprime que la monotonie qui pèse sur toutes nos minutes, le peu de jours que nous avons à vivre...

— Néanmoins il peut être triste ou doux, selon l'idée qu'il évoque.

— Doux ? Ah oui ! lorsque nous croyons ou que nous disons être heureux ! Comme si le bonheur continu était autre chose que la prolongation imaginaire d'un moment au souvenir duquel l'homme s'attache, y noyant volontairement toutes les sensations contraires qui depuis sont nées ou se sont éteintes dans son cœur. Il s'est efforcé d'oublier que tout change, qu'il a changé lui-même, et que depuis longtemps ce n'est que par lassitude qu'il se dit heureux. Toujours, c'est la mort; mais la vie est une vibration instable qui se modifie...

Mme Whitby, qui fuyait d'instinct toutes les divagations métaphysiques, coupa court d'un ton impatienté :

— Pardon, mais j'allais oublier pourquoi je suis venue vous déranger de si bonne heure. Je vous apporte une invitation de la duchesse de Berneval. On fait de la musique chez elle ce soir, très peu de monde, mais elle m'a tant priée de vous amener. Mon Dieu, cela ne sera peut-être pas très amusant, mais, je vous le promets, nous n'y resterons pas longtemps !

Resa se mit à rire.

— Quelle singulière façon de me décider ! Aussi ne vous en formalisez pas : je refuse. Je ne vois aucun motif d'aller chez des étrangers, quand je n'accepte pas les invitations de mes amis.

— Oh ! oh ! ne dites pas non. J'ai de bonnes raisons, moi, pour désirer que vous y veniez. Le salon de Mme de Berneval est un des plus recherchés de Paris. Il se peut que beaucoup de gens s'y ennuient furieusement, mais cela

ne les empêche pas d'y retourner, ni ceux qui n'y vont pas de chercher à s'y faire présenter. Elle a l'heureuse idée de penser à vous. Saisissez cette occasion de la connaître. La duchesse est très difficile quant au choix de ses invités.

— C'est possible. Elle aime sans doute le vide autour d'elle. N'insistez pas, ma chère amie, ce soir je reste chez moi.

Mme Whitby, qui, déjà, à plusieurs reprises, avait laissé tomber des regards désapprobateurs sur le broc, demanda avec un plissement dédaigneux des lèvres :

— C'est vous qui buvez cet horrible breuvage?

— Assurément, si ce n'est vous?

— Fi donc! — Elle repoussa la coupe que lui offrait Resa. — En dînant, de temps à autre, je ne dis pas, mais boire le matin du vin de champagne, c'est de la dernière inconvenance, ma pauvre chérie!

— Comment! vos principes s'appliquent même à la boisson?

— Et jusqu'au costume, — répondit l'Américaine d'un ton railleur et admiratif à la fois. — Savez-vous de quoi vous avez l'air?

Les deux femmes s'entre-regardèrent pendant une seconde.

La comtesse fronça le sourcil, et, jetant d'un geste garçonnier sa cigarette dans la cheminée, reprit :

— Avez-vous au moins dit à Mme de Berneval que je ne sors que rarement?

— Je m'en suis bien gardée. Cette antipathie du monde n'est pas très favorable à la réputation d'une jeune femme. On cherche les causes de cet éloignement, et comme le monde est assez clairvoyant, quoi que vous en pensiez, et voit juste parfois, il croit voir juste toujours et condamne tous ceux qu'il n'a pas de raisons sociales d'excuser.

— Et alors, pour traiter la chose en affaire, il y va de ma réputation de me rendre ce soir chez Mme de Berneval? — dit Resa avec une pointe d'ironie.

— Chère enfant, jamais je ne me serais

imaginé que vous fussiez à ce point susceptible! Je n'ai parlé qu'en général. Si j'ai insisté, c'est uniquement pour me dédommager de tous les refus que j'ai essuyés de votre part en me donnant le plaisir de passer une soirée avec vous. Vous acceptez, c'est convenu!

M[me] Whitby prit les deux mains de Resa.

— Ah! que vous êtes gentille, et que M. de Szelény sera heureux de votre sage résolution! Qu'aurait-il fait sans vous à l'hôtel Berneval?

— Probablement — dit-elle, agacée, en rougissant légèrement, — ce qu'il y fera quand j'y serai : il jouera du piano.

Elle devint rêveuse en songeant aux suppositions que pouvait faire son amie en l'ayant vue rougir.

M[me] Whitby n'y avait pas pris garde.

— Ma mission étant accomplie, je me sauve. Il est dix heures : ce pauvre Lewis doit s'impatienter déjà.

— Comment! c'est le cheval de M. Lewis que vous allez monter? — demanda Resa distraitement.

— Non. C'est-à-dire... comme M. Lewis est l'un des premiers sportsmen de Paris, il doit venir essayer le cheval avant que je me décide à l'acheter.

— Ah ! — fit la comtesse avec indifférence. — *Good luck !*

— A ce soir !

V

Le quatuor d'instruments à cordes phrase le menuet cérémonieux et guindé de Rameau.

La mélodie transparente et grêle évoque les petits maîtres aux têtes poudrées, aux habits de soie éblouissants, aux jabots de riches dentelles, aux culottes de brocart. Ils tendent, avec une mièvre majesté, la main aux petites marquises pomponnées, en leurs robes pimpantes à grands paniers, pour danser d'un pas mesuré et lent la danse de la cour.

Les éventails s'agitant doucement en cadence complètent l'illusion : on dirait les frôle-

ments de robes des danseuses, qui avancent et reculent et font de grands saluts de cérémonie.

Reflétées par de nombreux miroirs, les clartés multipliées des lustres jettent des scintillements sur l'ameublement Louis XVI et sur les invités; des vieillards graves très décorés, des femmes en des toilettes d'une modernité tellement banale qu'elles semblent démodées déjà, des jeunes filles en leurs blanches robes impersonnelles.

La maîtresse de la maison d'un pas léger, aérien, voltige d'un groupe à l'autre, répondant par un mot modeste aux chuchotements admiratifs.

— Le cadre sied délicieusement à cette exquise musique. Rameau réclame un cadre spécial pour se faire comprendre.

Et son regard flottant, qui semble toujours ailleurs, passe à côté de son interlocuteur pour s'arrêter sur quelques jeunes gens osant parler un peu plus haut que les autres, ou sur la porte du premier salon, dans lequel entrent

successivement, silencieux comme des ombres, les invités attardés.

Des bravos discrets, à peine perceptibles, des bravos de salon, soulignent l'exécution gracieuse d'un des chefs-d'œuvre de la musique française.

Les senteurs fades des fleurs qui se fanent et la lourde chaleur font descendre une sorte de somnolence sur les esprits.

Dans sa robe ondoyante de rose flave, qui, en plis artistiques, modèle son corps élancé, Resa se tient debout, les mains appuyées sur un meuble dont elle examine les panneaux en marqueterie représentant les sept enfants qui symbolisent les arts de Minerve.

Tout à coup, elle se retourne. Le silence étouffant qui avait suivi le quatuor est interrompu par un puissant accord frappé au piano, et, pareil à l'apparition d'un vaste désert s'étendant à l'infini, se déroule, grandiose, un chant hongrois. Les successions d'intervalles, inusitées dans la musique civilisée, saisissent comme une effervescence de vie après la science com-

passée du maître de chapelle de Louis XV, et, toujours sous mille formes diverses, dans des rhythmes différents, le retour de certaines notes tombant comme des gouttes de sang parmi les broderies infinies qui les enveloppent.

Un murmure de docte désapprobation s'élève dans l'auditoire, mais rien n'arrête l'exécutant, entraîné par le flot des motifs naissant sous ses doigts. Peu à peu ce qu'il y avait d'accessible dans l'âme du public commence à vibrer et le cercle autour du piano augmente, tandis qu'une partie de l'assistance continue, par une réserve de plus en plus accentuée, à faire preuve d'une infrangible virginité d'enthousiasme.

La comtesse Resa avait tressailli. Il lui semblait que c'était une profanation de se livrer ainsi aux indifférents. A chaque phrase était mêlée un souvenir : ne devait-il pas en être de même pour Marc? Le désir de briller lui faisait donc profaner les sentiments les plus intimes?...

Il s'était levé. Un sourire fier sur les lèvres,

la tête un peu en arrière, il discourait fébrilement. Dominant les propos des jeunes gens de sa voix perçante :

— Voyez, monsieur, le charmant menuet de Rameau nous reporte à l'époque de Louis XV, mais nous n'en comprenons toutes les grâces que parce qu'elle nous est si bien connue. Tandis qu'un air populaire donnera toujours l'impression de la vie d'un peuple.

— En effet, baron, peut-être ferions-nous mieux de chercher nos inspirations dans la chanson populaire que de nous abandonner à nos traditions de classicisme.

Près de Resa, une vieille douairière s'adressant à Mme de Berneval :

— Quant à moi, chère amie, vous connaissez mes opinions : avant tout la distinction, le comme il faut. Je trouve quelque chose de... désobligeant dans cette musique moderne populacière, qui est en complet désaccord avec l'hôtel de Berneval, un des rares abris qui nous soit resté en ce triste temps de démocratie.

— Oh ! oh ! moderne, la musique czigány !

c'est un peu raide, — dit un des jeunes gens à Resa.

A l'autre bout du salon, l'interlocuteur de Marc reprit :

— En ce cas, quelle est votre opinion sur l'opéra en général ?

— Si je vous la disais, dans la patrie des Gounod, des Saint-Saëns et des Massenet, vous me prendriez pour un barbare, et ce qui est pis, pour un barbare mal élevé, — répliqua Marc en riant.

— Dites ! dites toujours, — minaudaient quelques jeunes femmes qui regardaient Szelény comme un être tout à fait extraordinaire.

— Eh bien, pour moi, l'opéra ne date que du moment où Wagner l'a annihilé et remplacé par le drame musical, dans lequel la musique et le drame se pénétrant réciproquement forment un tout complet, au lieu de rester étrangers l'un à l'autre ainsi que dans les œuvres des compositeurs d'opéra qui se font fabriquer un libretto quelconque, qu'ils adornent ou déna-

turent par leurs mélodies. Néanmoins je ne vais pas aussi loin dans mon admiration pour Wagner que les wagnériens exaltés, qui voient en lui non seulement le plus grand des musiciens modernes, mais aussi un grand poète. Ce que j'admire surtout, c'est que ses libretti témoignent de tout son génie de compositeur. Avec une perspicacité rare, il a su distinguer entre les sentiments ceux que la musique peut traduire. Il a vu l'impossibilité d'incorporer dans un motif les sentiments complexes et s'en est tenu aux instincts primitifs, sensations prolongées, à demi précisées seulement. Aussi a-t-il choisi la plupart de ses sujets dans les anciennes légendes...

— La voiture de Mme Whitby est avancée.

— Mon Dieu, ma chérie, je vous cherche depuis une heure, venez! — dit Mme Whitby déjà enveloppée dans sa sortie de bal. Puis, apercevant la duchesse de Berneval qui murmurait à Resa, de sa voix fragile, le grand

plaisir qu'elle éprouverait à la voir venir régulièrement à ses mercredis, elle ajouta, avec de petits clignotements d'yeux satisfaits : — Pardon, chère amie, de vous l'enlever...

— Enfin, ma chère, vous ne vous êtes pas trop ennuyée ?

— Non, non, au contraire, c'était très amusant, — répondit distraitement la comtesse.

Mme Whitby la regarda un moment étonnée, puis s'enfonça dans les coussins de la voiture, fatiguée de sa journée de femme du monde.

VI

Tout essouflé, Marc arriva au haut de l'escalier au moment où le domestique refermait la porte derrière la comtesse.

— Vous ici ?

— Pourquoi êtes-vous partie sans me faire signe ?

— Vous m'avez donc vue ?

— Je vous ai aperçue ; je viens vous voir.

Ils échangèrent ces mots dans l'antichambre. Marc, sans ôter sa pelisse, suivit Resa dans le salon.

— Enfin ! — dit-il, en la débarrassant de sa

fourrure. — Que cette soirée m'a semblé longue! Toujours je vous ai cherchée des yeux. J'ai admiré la comtesse Thaszary, mais je ne vous ai pas vue, vous... Pour cela il m'a fallu venir ici! Tous ces étrangers autour de nous vous ont éloignée de moi si bien que parfois je me suis senti un étranger pour vous moi-même. Mais vous souriez, vous semblez toute gaie. Vous seriez-vous amusée?

— Mon pauvre ami, n'est-ce pas vous qui avez pris plaisir à cette soirée! Le monde vous amuse, vous; vous avez la curiosité d'y chercher des individualités. Tandis que moi, trop indolente pour regarder de près, je ne vois que la masse.

Elle s'approcha de la table où bouillait à petit bruit l'eau d'un samovar :

— Une tasse de thé?

Marc s'assit en face d'elle et prit la tasse qu'elle lui offrait. Le crêpe rosé autour de son cou irisait son visage indifférent. Il la voyait aussi loin de lui que dans le salon qu'ils venaient de quitter. Dans son regard, rien ne

répondait au sien. Elle ne comprenait pas qu'au milieu de ce monde il s'était senti seul, et qu'il venait trouver un peu d'intimité auprès d'elle.

— Est-ce à la prière de Mme de Berneval que vous avez joué ces airs hongrois? — demanda Resa enfin.

Et ces simples mots la lui rendirent. Il reconstitua l'association d'idées qui les avaient inspirés et crut y voir un reproche.

— Oui, elle me l'a demandé.

Il se penchait sur sa tasse et écrasait le sucre avec la cuiller. La comtesse s'approcha, et, frôlant de son éventail les cheveux du jeune homme en riant :

— Vous aviez tout à fait l'air d'un musicien de profession, avec votre crinière !

Il leva les yeux lentement. Elle laissa retomber son bras et resta à demi penchée sur le fauteuil. Marc prit sa main et la baisa : ses lèvres étaient chaudes. Elle fit un mouvement pour s'éloigner, mais il la retint doucement, presque timidement.

Le tic-tac monotone d'un cartel scandait le silence. Et pour le rompre :

— Avez-vous parlé avec Mme Whitby ? — demanda Resa en se tournant vers la table.

— A-t-elle été contente de sa soirée? Je ne l'ai pas revue. J'espère que nous l'avons satisfaite. Vaillamment nous sommes restés jusqu'à la fin, et, tous deux, nous avons payé de notre personne : moi, par la musique czigany, vous, par votre ravissante toilette. Mais laissez-moi vous regarder un peu ! Comme cela, mettez-vous de ce côté. Le costume grec dans une atmosphère moyen âge.

— Vous remarquez donc les toilettes de femmes ! — fit Resa en souriant. Mais son sourire s'était modifié.

— J'aime l'art en tout. — Et d'une main malhabile, mais ferme, il arrangea quelques plis défaits.

— Comment avez-vous trouvé Mme Whitby? Elle était superbe dans sa robe cramoisie.

— Elle était ce qu'elle est toujours, belle de cette beauté sculpturale qui m'impatiente parce que je ne la comprends pas. Triomphe de la forme sur l'expression.

— Vous êtes sévère, mon ami !

— Au contraire. J'ai toujours envie de lui dire : De grâce, madame, ne restez pas une idole, animez-vous ! Ne soyez plus la belle femme, mais devenez une femme belle pour moi, — dit Marc gaiement.

Le cartel sonna deux heures, mais sans qu'ils l'entendissent. Ils continuaient leur causerie...

VII

Théodora, sur un divan étendue. Ses lignes serpentines se détachent du merveilleux décor. Le lys hiératique raide à sa main frêle, elle penche un peu en arrière sa tête, et, dans une lente mélopée, donne la réplique à Antonia, femme de Bélisaire.

Les paroles arrivent aux oreilles de Resa assourdies par l'entrée timidement bruyante de quelques retardataires dans la salle, mais, sans détourner les yeux, fixement elle regarde l'artiste aux subites alternances, tantôt belle d'une étrangeté byzantine, tantôt d'une beauté

toute moderne. Et le visage moelleusement ovale, les longs sourcils finement arqués ombragés par la fauve dorure des cheveux qui retombent, en blonde broussaille, sur les yeux bleu-gris, d'où jaillissent par moments comme des fusées d'étincelles, les narines nerveusement frémissantes,les lèvres entr'ouvertes, lui rappellent certaines extatiques vues dans les chefs-d'œuvre des maîtres primitifs.

Elle s'efforce de concentrer toute son attention sur ce tableau, de le graver en son esprit dans un mystique émoi. Ses sens étrangement captivés par cette femme qui lui semble l'incarnation la plus subtile de l'art du siècle, elle s'abandonne aux caresses de cette voix qui frôle, apaise et meurtrit son cœur à la recherche de rêves illusoires.

Avec un roulement sourd le rideau tombe.

Les yeux enfiévrés de Resa s'attachent sur ceux de Marc, y cherchant les sensations qu'elle vient d'éprouver.

Inconsciemment elle s'étonne de la spiritualité de son regard.

VIII

A de rares intervalles un désir d'air libre prenait Resa, un désir physique de sortir d'elle-même, de quitter son appartement à l'atmosphère chargée de chaleur et de parfums.

Deux alezans emportent sa victoria le long des quais. Enveloppée dans un grand manteau, grelottante, elle attire à elle la lourde couverture. A ses pieds, un grand chien tigré noir et blanc se blottit, et ses naseaux frémissent d'aise en humant la brise matinale.

Dans le ciel d'un gris bourbeux, s'effilochent

de légers nuages. A travers les maigres platanes dénudés du quai, voilée de brouillard, on aperçoit la Seine, sur laquelle flottent des chalands en leur majestueuse lenteur. Les lointains s'estompent grisâtres. Des marchandes poussent devant elles leurs voitures à bras, remplies de violettes, de mimosas et de chrysanthèmes, dont les notes éclatantes détonnent dans le paysage automnal. Des ouvriers en blouse bleue, des forts de la Halle sous leurs larges chapeaux blancs, des femmes du peuple portant des paniers, émergent du brouillard et passent. De temps à autre, un fiacre jaune au cheval efflanqué heurte la voiture et disparaît dans la brume.

Resa descend de voiture au bord de la Seine. D'un pas fatigué elle avance, et, devant elle, le museau dans l'herbe humide, la queue en l'air, court le chien, s'arrêtant par moments, puis quittant de nouveau sa maîtresse pour reprendre sa course.

La chaussée se violaçant au loin est vide de passants. A droite, près d'un étang, s'élance

un groupe de peupliers dont les troncs mousseux semblent d'abord aussi verts que le gazon et l'eau stagnante, mais tout ce vert est adouci d'un gris mauve.

Au bord opposé, au-dessus de terrains incultes d'un ocre verdâtre, l'arche blanchoyante du chemin de fer, et, plus loin, la grisaille du Mont-Valérien. S'élevant des usines au delà de Suresnes, une lourde fumée noire monte et floconne vers le ciel, dont la matité semble par places se teinter de lilas frêle, par places s'azurer. L'eau épaisse et lente a quelque chose de vaguement angoissant.

Certaines toiles de Claude Monet, de Pissaro et de Sisley, qui, les premiers, lui ont fait comprendre les aspects fugitifs de la nature et saisir certaines nuances qu'on n'y savait pas voir avant eux, reviennent à la pensée de Resa, et bizarres lui paraissent maintenant ces tableaux, représentant un idéal stable et impersonnel du paysage disposé dans un cadre symétrique, avec leurs gradations traditionnelles d'ombre et de lumière. Elle regarde la campagne en en

observant les tons nuancés et délicats, se familiarisant peu à peu avec la nature.

Auparavant la nature se reflétait seulement dans ses yeux comme dans un miroir, mais ne la pénétrait pas tout entière.

Le brouillard s'est dissipé, l'horizon semble s'élargir, et, marchant distraitement, Resa a une sensation d'espace infini.

Les aboiements de son chien dénichant une caille l'arrachèrent à sa contemplation. Elle se souvint que Marc devait venir chez elle dans la matinée et retourna sur ses pas.

La Seine, vibrante de lumière maintenant que le soleil avait percé le nuage, resplendissait. Singulière attirance de l'eau qui, changeant toujours, est pourtant toujours la même; fascination qui envahit Resa d'une volupté mystérieuse et glaciale !

En bonds joyeux, le chien la suit longeant la rivière. Le cocher, la figure rougie par l'âpre bise du matin, dort sur son siège et ne s'éveille que lorsque sa maîtresse l'appelle.

Saisissant à moitié endormi les rênes, au lieu

de la route déserte accoutumée, il prend celle de Longchamps, débouche sur l'Allée des Acacias. Et la comtesse le laissant faire se trouve soudain dans la vaste avenue par laquelle des cavaliers et des piétons reviennent de leur promenade matinale. Des femmes seules ou escortées de piqueurs, quelques-unes en amazones correctes, d'autres excentriquement vêtues, de légers tilburys traînés par des pur-sang caracolant aux mains maladroites de leurs maîtres, des dog-carts bien conduits et bien attelés la dépassent.

Au détour de l'Avenue du Bois, le club des Pannés, d'un œil scrutateur, contemple le défilé. Et Resa se demande comment cette triste matinée de novembre, dans sa teinte de demi-deuil, à pu faire naître tant d'activité. Son chien, apercevant un grand dogue danois, se dresse dans la voiture, et l'effort nécessaire pour le retenir par son collier la réveille de son engourdissement.

IX

— C'est ainsi que vous passez vos soirées ? — demanda Mme Whitby, en dissimulant mal un bâillement derrière son éventail.

Resa, auprès d'elle, sur une causeuse, écoutait Marc, qui lisait devant une table autour de laquelle ses amis étaient groupés.

— Cette description est superbe, n'est-ce pas, Alkmar? — dit timidement et avec un fort accent hollandais un jeune homme à la figure imberbe mais déjà réfléchie.

— J'aime encore mieux le commencement. Tu sais, le moment où l'amant s'aperçoit que

la femme est morte, — répondit Alkmar avec le regard incertain d'un enfant, et baissant les yeux pour suivre la fumée de sa cigarette.

Marc ne prit pas garde à leurs réflexions. Absorbé dans la contemplation d'un homme d'une quarantaine d'années assis en face de lui, il attendait que celui-ci émît une opinion.

— Que pensez-vous de cette nouvelle, Mayrignac ? — fit-il après un silence.

Mayrignac ne répondit pas tout d'abord. Sa belle tête d'Arabe renversée sur le dossier du fauteuil, il fit glisser à plusieurs reprises sa main blanche et longue dans sa barbe noire, et tourna ses yeux jaunâtres vers les deux femmes, un sourire ironique aux lèvres. Puis, remarquant qu'elles ne s'occupaient guère de lui, il se pencha un peu en avant et dit :

— C'est jeune, assurément, mais il y a du talent là-dedans, beaucoup de talent ; seulement, pour mon goût, j'aurais préféré que vous vous fussiez un peu moins appesanti sur le pitoyable de l'existence humaine. Mais cette trop grande sensibilité, cher baron, n'est nulle-

ment un défaut, au contraire! Cela prouve que vous n'êtes pas un sceptique comme nous autres. On a encore des illusions lorsqu'on les pleure.

— Ainsi, à votre avis, je puis laisser ma nouvelle telle qu'elle est, et ne pas tenir compte des observations de nos critiques? — demanda Marc, mal satisfait de sa réponse.

— Naturellement! La critique? Mais est-ce que cela existe pour un véritable artiste? Quand nous autres, nous écrivons, ce n'est pas le public que nous avons en vue, mais un cercle bien restreint d'êtres qui nous comprennent. Est-il une joie plus pure pour un poète que de savoir que bien loin, à l'autre bout du monde peut-être, un cœur humain a compris ses sensations les plus intimes et a vécu avec lui, durant quelques moments, dans une secrète effusion de pensée? Ce sont ces affinités d'âmes sur lesquelles il nous faut compter pour pouvoir soutenir la lutte contre le vulgaire. Voyez ce morceau de papier sali par le goudron du vaisseau, roussi par un long

voyage! Il m'a consolé de bien des déceptions.

Il tira de son portefeuille une lettre de huit pages écrite sur un papier transatlantique.

— Elle me vient d'une Française qui, après des circonstances malheureuses, exilée de sa patrie, s'est fixée au Brésil, et, là-bas, dans une petite ville, chez un libraire quelconque, parmi de vieilles brochures, elle a trouvé par hasard un de mes livres. Dès les premiers vers, elle a ressenti comme une vague nostalgie, et au milieu des Pampas, sous un soleil brûlant, elle a retrouvé, dans ces poésies d'inspiration normande, nos verts pâturages, la senteur pénétrante de nos pommiers, nos sentiments fiers et tendres de Français.

Le baron Szelény, avec une envie juvénile, parcourut la lettre, puis, hésitant :

—Mais, pour en revenir à ma nouvelle, vous n'en êtes pas trop mécontent?

— Comment donc! mon cher ami, c'est charmant! Mais ce n'est pas à moi, l'auteur maudit du *Septième Cercle de l'Enfer*, qu'il faut

demander conseil, si l'on est en présence du meilleur juge, l'instinct divinatoire de la femme. — Et, s'adressant à l'Américaine :

— Que dites-vous de la nouvelle du baron, madame Whitby?

Celle-ci, en entendant son nom, se retourna brusquement. Cette familière interpellation de la part d'un homme dont elle venait à peine de faire la connaissance lui sembla d'un sans-gêne aussi déplacé qu'inconvenant, et, le toisant d'un regard hautain, elle répondit :

— Je m'occupe si peu de littérature, monsieur, que mon jugement ne peut être que d'une valeur très limitée pour mes amis, et d'aucun intérêt pour les étrangers.

La comtesse, voyant une expression de contrariété rembrunir la figure de Marc, reprit aussitôt :

— Mme Whitby se calomnie. Elle vient précisément de me dire qu'elle a lu le dernier volume de vers de M. Mayrignac.

— En vérité, madame? Vous avez daigné jeter un coup d'œil sur mon bouquin? — de-

manda le poète avec une nonchalance arrogante. — C'est au *Gaulois*, je pense, que je suis redevable de cet honneur; car, si je m'en souviens, c'est dans ce journal que ce bon X... a fait une étude beaucoup trop flatteuse, mais très intéressante sur moi... Je suis sûr, madame, que vous ne partagez pas son avis, et que vous en avez voulu à ce pauvre lyrique qui jusqu'à hier encore osait douter de tout, même du pouvoir des femmes.

— Je ne sais pas ce qui depuis hier a pu vous convaincre, mais je vous félicite, monsieur, si vos idées ont changé. Ces poésies m'ont semblé d'un cynisme désolant, — répondit Mme Whitby.

— Elles sont d'une analyse profonde, empoignante, — dit Szelény, et ses yeux s'arrêtaient avec admiration sur la figure tragique de Mayrignac.

— Je ne vous ai pas encore dit les *Fiançailles de la Vierge*, n'est-ce pas, de Szelény ? — demanda le poète. — J'ai fait ces vers hier soir, en écoutant les czigány au Grand Café.

— Vous les avez? — interrogea Resa par acquit de conscience en se levant pour servir le thé.

— Non, madame, mais puisque vous l'exigez, je tâcherai de me les rappeler.

Et, s'adossant à la cheminée, d'une voix vibrante et chaude, Mayrignac se mit à déclamer une poésie de deux cents vers... s'arrêtant par instants comme pour retrouver un mot, son regard alangui errant le long des murs.

Les deux jeunes peintres hollandais, enfoncés dans leurs fauteuils, continuaient à fumer avec une solennelle lenteur. Resa, agacée autant par l'idée que son amie allait faire sans doute quelque observation qui déplairait à Marc que par le long regard scrutateur du poète, baissait les yeux, jouant machinalement avec le gland de sa ceinture, n'entendant que les grignotements de Mme Whitby qui croquait bonbon sur bonbon.

Marc seul était subjugué par la voix et la poésie de Mayrignac.

Il se leva vivement et lui serra la main avec effusion.

— Exquis! — murmura l'un des jeunes gens.

— C'est déjà fini? — demanda Mme Whitby.

— Comment? madame... — fit Mayrignac un peu impatienté.

— J'espérais que vous alliez continuer et nous dire tout votre volume.

— La suite à la prochaine fois. Pour ce soir, je craindrais vraiment d'abuser de votre indulgence en vous chantant plus longuement mon désespoir.

— Au contraire, monsieur, je trouve ces désespoirs de salon très divertissants. Ce me semble un baume pour les cœurs souffrants que cette négation de tout bonheur. Après vous avoir entendu parler du malheur de vivre, chaque nouveau malheur venant s'ajouter à celui-là ne nous semblerait plus qu'une blessure insignifiante.

— Vous trouvez donc la vie bien gaie? — demanda Mayrignac avec un haussement d'épaules dédaigneux.

— En vérité, monsieur, je n'ai jamais médité sur la vie en général. Je vis, voilà tout, — répondit Mme Whitby en jetant un regard sur la pendule.

Les deux jeunes Hollandais s'étaient approchés de la comtesse.

— A quelle heure pourrons-nous venir demain à votre atelier ?

— Quand vous voudrez, madame. Nous y serons toute la journée.

— Vous n'avez pas de modèle? — demanda-t-elle.

— Au fait, c'est vrai! Mais nous ne l'avons plus que pour la tête et ce qu'on appelle le cou, et depuis votre dernière visite d'ailleurs, il y a chez nous des paravents sans fin. Votre présence ne gênera pas...

— Mais c'est pour moi, — interrompit la comtesse.

Marc s'était levé, et s'approchant de ses amis :

— Venez-vous avec Mayrignac et moi au café ?

— Vous partez ? — fit Resa étonnée.

D'un signe de tête il lui montra Mme Whitby.

— A demain.

— A quelle heure viendrez-vous ?

— J'ai quelques courses à faire dans la matinée. Si vous le voulez bien, nous nous retrouverons à trois heures chez Alkmar et Koog.

Les jeunes gens prirent congé.

— Bonsoir, chérie, — fit l'Américaine, jetant un fichu de dentelle sur ses épaules.

— Comment, vous me quittez déjà? Restez encore un peu.

— Impossible, ma chère! Il est tard, et pour un soir où l'on ne va pas dans le monde, il faut en profiter pour se reposer. Et je suis réellement fatiguée de votre soirée littéraire. Il y a longtemps — continua-t-elle — que vous connaissez cet individu ?

— Lequel? — Resa alluma une cigarette.

— M. Mayrignac, le faiseur de vers.

— Depuis aujourd'hui seulement. M. de Szelény l'a amené à dîner. Il l'a rencontré la semaine dernière et s'en est engoué.

— Dites-moi donc, votre ami a souvent de ces engouements ? — demanda Mme Whitby en appuyant sur le dernier mot.

— Qui n'en a pas ? — fit Resa nerveuse.

Souvent déjà ces enthousiasmes de Marc l'avaient fait souffrir. Cette perpétuelle inflammabilité l'effrayait, créant en elle la notion confuse qu'il y eût quelque chose d'incomplet dans leur amitié.

— Et qui sont ces deux beaux taciturnes, qui regardent les gens d'un œil extasié et n'ouvrent la bouche que pour renvoyer la fumée désagréable de leur éternelle cigarette, à moins que ce ne soit pour avancer des propos d'assez mauvais goût?

Mme Whitby boutonnait ses gants.

— Deux peintres hollandais de beaucoup de talent. Je crois vous les avoir nommés.

— Et d'où vous viennent-ils?

— Mon Dieu, chère madame, je ne pourrais vraiment vous préciser l'époque et le lieu où j'ai fait leur connaissance. Ce sont des amis de M. de Szelény, et par conséquent les miens.

— Ah! — fit Mme Whitby en l'embrassant sur le front. — Bonsoir, ma pauvre chérie!

La comtesse l'accompagna jusqu'à la porte, puis, lasse, elle aussi, se jeta dans son fauteuil. Des détails insignifiants en eux-mêmes qu'elle n'avait pas remarqués ou s'était refusée à remarquer jusqu'alors, la froissaient tout à coup.

Les observations d'une personne indifférente ont-elles donc quelque influence sur nos jugements? — pensa Resa.

Elle s'étonnait maintenant de recevoir chez elle les amis de Marc en camarades.

X

Dans une vieille maison du boulevard Montparnasse on parvenait à l'atelier des deux jeunes peintres par un étroit escalier tournant.

La comtesse y était venue déjà à plusieurs reprises avec Marc, et ces visites l'avaient amusée d'abord comme un voyage de découverte en un monde nouveau.

L'atelier était coupé en deux par un rideau de bure grise. A travers les vitres troubles de l'immense châssis, une lumière tamisée éclairait vaguement les murs crépis de chaux et couverts d'études. Un piano, un petit poêle

en fonte dont le long tuyau montait jusqu'au plafond, un divan recouvert d'un vieux tapis oriental, une table de bambou, quelques bergères boiteuses, une armoire normande et deux chevalets, formaient le mobilier de la vaste pièce. Enfumées de tabac, ces antiquailles ramassées chez les brocanteurs du quartier prenaient un caractère d'artistique laisser-aller.

Resa monta rapidement l'escalier en s'appuyant contre le mur et relevant sa robe, dont le froufrou soulevait une épaisse poussière.

Avant de frapper, elle consulta sa montre, se demandant si Marc serait déjà là et si elle ne ferait pas mieux de redescendre se renseigner auprès du concierge. Mais, après une courte hésitation :

— Peut-on entrer ?

Jan Koog vint ouvrir. Un béret basque sur la tête, une petite pipe italienne entre les dents, le col de sa chemise rabattu sur un veston élimé, lui donnaient un air si négligé qu'involontairement elle fit un pas en arrière.

— Entrez, madame.

Devant un grand chevalet, Alkmar debout, la vareuse ouverte, tenant ses pinceaux et sa palette, se retourna pour la saluer.

— Excusez-moi si je ne vous donne pas la main, — dit-il en se reculant pour lui laisser voir la toile. — Ce n'est qu'une ébauche. Je n'ai travaillé que deux fois avec le modèle : rien que pour mettre le tableau au point et en indiquer la tonalité.

— Je vous dérange peut-être ?

— Pas le moins du monde. Mon modèle était un peu fatigué, et se rhabillait déjà quand vous êtes entrée.

La toile représentait un atelier. Le peintre, négligemment étendu sur un lit de repos, étudie, à la lueur de flambeaux placés à terre, l'effet de la rampe sur les blancs des bouillonnés de gazes légères d'une danseuse.

Un bruissement de jupes se fit entendre derrière le paravent. La comtesse se retourna machinalement et une faible rougeur monta à ses joues.

— N'est-ce pas, madame, qu'ils sont jolis ces paravents qu'Alkmar a rapportés d'Amsterdam? — demanda Koog.

— Très jolis... Avez-vous travaillé beaucoup cet été?

— Oui, nous avons fait quelques esquisses.

— Mais comment Szelény n'est-il pas encore arrivé ! J'avais cru comprendre qu'il serait ici à trois heures.

— Il n'est jamais exact, et quand nous l'avons laissé au café avec Mayrignac, il paraissait très fatigué. En l'attendant, voulez-vous regarder nos barbouillages ?

La comtesse s'assit sur le divan et prit un des albums que Jan lui tendit.

— Il faut commencer par celui d'Alkmar. Il a fait des choses étonnantes.

Elle feuilletait distraitement, se tournant de temps à autre vers le jeune homme assis à ses côtés, cherchant à deviner ce qu'il fallait admirer ou non dans ces aquarelles hâtives.

— Ce sont des coins de paysage qui lui servi-

ront pour le grand tableau qu'il a promis à Szelény.

Elle les examina plus longuement.

Continuant à feuilleter, elle s'arrêta au vaporeux croquis d'une femme sur un fond perdu. Jan fit un mouvement brusque comme s'il voulait lui retirer l'album des mains. La tête ébauchée seulement, la taille élégamment indiquée sous des flots de dentelles parsemées de feuilles de roses, cette femme semblait une apparition. Néanmoins, aux lignes du visage, à la pose, elle se reconnut, sentit après coup le mouvement de Jan, et, vivement, tourna la page.

Pendant ce temps, Alkmar parlait à voix basse avec le modèle derrière le paravent.

— Elle est très amusante et admirablement bien faite, — dit-il après son départ. — C'est dommage que Szelény ne soit pas encore là, nous l'aurions fait rester.

Les réflexions de Mme Whitby revenaient à l'esprit de Resa. Néanmoins elle eût trouvé ridicule de céder à sa soudaine envie de quitter la

place. Pour se donner une contenance, elle prit l'album de Jan Koog, mais devant ses yeux flottait l'aquarelle d'Alkmar. Pourquoi ne la lui avait-il pas montrée lui-même? Était-ce une surprise destinée à Marc? Dans ce cas, Koog n'aurait pas tenté de la lui cacher. Du reste il ne pouvait guère supposer qu'elle se reconnût dans ces traits si peu précisés. C'était plutôt le charme d'exhibition d'une toilette de femme élégante qu'un portrait.

Elle se souvint des regards extasiés dont avait parlé l'Américaine, et elle sourit.

— Enfin! — cria Koog à Szelény, entrant hors d'haleine.

— Pardon! je devrais être ici depuis longtemps.

— Vous êtes rentré tard hier soir chez vous? — demanda Alkmar.

— Je ne suis pas rentré du tout. Nous sommes restés au café jusqu'au jour. Trop énervé pour rentrer, j'ai attendu l'heure du déjeuner en me promenant le long des boulevards extérieurs. Comment avez-vous trouvé Mayrignac?

— interrompit-il vivement en s'adressant à Resa.

— D'après ce que vous m'aviez dit, je me le serais représenté un peu autre...

— Franchement, moi-même je l'ai trouvé un peu lassant, ce bon Mayrignac. Et pour m'en reposer je me suis fatigué autant que possible, puis je suis entré un instant à l'École de pharmacie me refaire à la vue des Besnard.

— Et vous nous avez oubliés, — dit la comtesse.

— Mais c'est superbe, cette académie ! — s'écria Marc en soulevant un rideau vert qui la cachait.

Alkmar rougit. Un instant Resa lui en voulut d'avoir saisi l'inadvertance presque brutale de Szelény.

— C'est bien mal dessiné, — s'excusa le jeune peintre avec embarras.

Il ne l'écoutait pas.

— Chaque fois que je revois les Besnard, je me sens repris de la même sensation de calme. Et dire qu'il est si peu compris ! Du reste, c'est

tout naturel qu'il en soit ainsi. Notre goût est si artificiellement gâté par tant de mauvaises productions. Je voudrais voir un être tout à fait incivilisé devant la *Femme mourante* de Besnard.

— Il n'y comprendrait pas grand'chose, à cet archi-moderne, — murmura Jan entre deux bouffées de fumée.

— Je suis sûr qu'il verrait bien là la femme vraie, coudoyée journellement, dont le corps affaibli est prêt à retomber si les bras de la servante la lâchaient un moment. Et le mot « moderne » ne viendra nullement le gêner en son recueillement. Il sera trop sensé pour être troublé dans son extase artistique par un terme que j'interprète moi-même peut-être aussi mal que beaucoup d'autres, puisque pour moi le *Printemps* de Boticelli est plus moderne que certaines toiles des derniers Salons. Le grand réaliste du XIVe siècle a eu la vision de l'homme tel que nous l'envisageons à la fin du XIXe, plus beau peut-être, mais toutefois déjà atteint de la tristesse, de la terreur secrète qui plane sur nous.

Alkmar donna son approbation par des signes de tête répétés :

— Vous avez parfaitement raison. Voilà Jan qui me déclare aujourd'hui qu'il est bien temps que je fasse du moderne. Comme si mon Ève ne l'était pas ! Il se figure que le moderne consiste dans le sujet.

— Je t'en prie, ne recommençons pas notre discussion, — dit Koog ennuyé. — Heureusement la présence de madame me préservera de vos attaques, car je suppose que vous n'allez pas devant elle poursuivre votre cours d'esthétique.

Il prit un moulin à café dans l'armoire et se mit à moudre tout en fredonnant :

Esprit saint, descendez en nous...

— Vous prenez du thé ou du café, madame?

— Tout ce que vous voudrez bien m'offrir. Voulez-vous me donner du feu ? — Elle alluma une cigarette, et s'adressant à Marc : — M'accompagnerez-vous à pied jusque chez

moi? Vous seriez bien aimable alors de renvoyer mon cocher.

— Vous pouvez l'appeler par la fenêtre, — dit Alkmar.

Mais Marc était déjà dans l'escalier.

Resa regardait Alkmar qui essuyait les tasses avec une serviette. La tête penchée, ses longs cils ombrageaient ses grands yeux limpides; et quand il les releva, avec un sourire intimidé, de son travail de ménagère, ils lui semblèrent, à elle, agrandis.

Lorsque Marc remonta, le café était prêt, et Jan, tout en le servant :

— Savez-vous ce que j'admire, moi, dans Besnard? C'est la façon dont il fait les mains. Généralement on va au Louvre pour les étudier dans Van Dyck, mais c'est toujours la même main, tandis que chez Besnard, chacune d'elles a son caractère propre.

Les jeunes gens reprirent leur conversation, et Resa, intéressée par cet éloge inattendu de Besnard fait par Jan, examina les mains des trois hommes. Celle de Marc, longue maigre, d'une

blancheur de marbre, avait la nervosité d'une main de femme.

En descendant l'escalier derrière la comtesse, Marc était tout au plaisir de cette promenade à travers les quartiers éloignés de Paris.

Le soleil automnal prêt à disparaître inondait de lueurs le ciel, et les vitres des maisons scintillaient de dorures.

XI

Au jardin du Luxembourg, des nourrices, avec leurs grands bonnets aux larges rubans flottants, promènent de petits enfants qui, frissonnants comme des oiseaux sans plumes, sous leurs manteaux de fourrures, trottinent à côté d'elles par cette froide après-midi où le soleil couchant fait nager en un jaune orangé les cimes des arbres.

Près d'une boutique de jouets, des gamins aux joues blêmes convoitent des yeux les bâtons de sucre d'orge s'alignant en rangs multicolores à l'intérieur des boîtes au couvercle de

verre. Et la marchande, un tricot à la main, regarde anxieusement les passants, interrompant de temps à autre son travail afin de remonter le mécanisme d'une toupie qui, avec un susurrement engageant, court et tournoie devant la boutique.

Au bord du bassin, des soldats oisifs suivent en flânant des filles de magasin en cheveux qui jettent des miettes de gâteaux aux canards.

D'un maintien raide, devant la porte de l'ancien emplacement du Musée, un Anglais, son guide rouge sous le bras, se dispute avec un gardien.

Parfois un ouvrier, traversant rapidement le jardin populaire, heurte Resa, et se retourne en voyant cette femme élégante marchant distraitement au bras d'un jeune homme.

— C'est bien ce que j'avais pensé, — dit Resa. — Mayrignac, trop plein de lui-même, n'avait écouté qu'à demi votre lecture, et vous donne maintenant des avis impossibles à suivre.

— Peut-être n'est-ce qu'une façon aimable

de me faire comprendre que ma nouvelle ne saurait être insérée dans une revue française, — reprit Marc en la fixant d'un regard inquiet.

— Cela vous préoccupe donc beaucoup? Le succès que vous avez obtenu en Hongrie auprès de vos amis devrait vous suffire.

— Oh! vous êtes trop bonne pour moi, vous me traitez comme un enfant auquel on vante son hochet pour le lui faire reprendre avec plaisir, et vous ne soupçonnez pas la question que je me pose souvent. Serait-ce ma nervosité seule que j'ai prise pour une vocation d'artiste? Toujours surtendue, mon affectivité exacerbée par mille raffinements, je cherche à analyser mes sensations multiples, à les quintessencier pour en tirer quelque chose d'original, et ce que je rencontre toujours c'est la stérilité de mon imagination. Cette habitude de fouiller jusqu'au fond chaque impression est devenue ma seconde nature, au point que je ne sais plus parler à mes meilleurs amis sans me sentir placé entre deux énigmes : leurs sensations du moment et les miennes.

Resa, avec un sourire forcé, quitta le bras de Marc.

— Vraiment, à vous entendre, on aurait presque peur de prononcer une parole devant vous, dans la crainte de vous y voir découvrir Dieu sait quelle arrière-pensée.

— Le premier mot de Mayrignac en écoutant ma nouvelle a été : C'est jeune! et comme il est Français et que même ses exclamations instinctives il les atténue, cela signifiait : naïf! enfantin!... Mais comment suis-je encore revenu sur ce thème ?

— Tout simplement parce qu'à l'entrée du jardin vous avez vu une femme lisant un volume de Mayrignac. Voilà, mon grand analyste ! — dit gaiement Resa.

— Vous l'avez donc remarqué ?

— Est-ce que je ne vous connais pas?

— Oui, et vous êtes peut-être la seule personne au monde. Mais c'est sans doute une vanité que de le dire, puisque vous me supportez... Ah ! quand je pense au soir où je vous ai vue pour la première fois ; vous vous souvenez,

rue de Varenne? Je ne comprends pas qu'après nous soyons restés si longtemps étrangers l'un à l'autre; cela me fait presque désespérer de mon discernement de psychologue. Et dire qu'il a fallu l'intervention de votre pauvre tante pour nous faire amis. Car vous ne sembliez pas désireuse de me recevoir.

La comtesse resta silencieuse. Elle continua à marcher, légèrement appuyée sur le bras de Marc; sa robe balayait le sol humide et frôlait les feuilles mortes.

Un enfant, des violettes dans les mains, vint leur offrir ces fleurs flétries et les suivit en disant :

— Des violettes, monsieur, achetez-moi mes violettes!

Ils ne l'entendaient pas. Mais arrivés près du bassin, ils s'arrêtèrent. L'enfant se planta devant eux et d'une voix plus hardie répéta sa prière.

Marc lui jeta quelque monnaie, mais le voyant rester là à regarder flotter les petits bateaux :

— Tu voudrais bien aussi en avoir un, n'est-ce pas?

— Oh! oui monsieur. — Et les yeux ronds du gamin s'allumèrent de désir.

Marc lui toucha l'épaule.

— Viens, mon petit homme, nous allons t'en acheter un.

Et le prenant par la main, il se dirigea vers l'une des boutiques.

Ravi d'aise, l'enfant sautillait à ses côtés tout en bavardant.

— C'est Jacques qui sera étonné quand j'aurai mon bateau à moi! Il me taquine toujours et ne veut jamais me prêter le sien. C'est si beau de voir courir son bateau sur l'eau! Je sais bien le faire aborder aussi, moi ; on prend un bâton et on agite l'eau, alors cela fait de grandes vagues, comme cela... brrr! et le bateau revient vers le bord. Mais c'est trop cher un bateau! Vous voulez vraiment m'en acheter un? — demanda-t-il tout à coup.

— Oui, oui, va, n'aie pas peur! — Et Marc

continua à le rassurer en s'efforçant d'adoucir sa voix.

Resa s'amusait à les voir riant tous deux, aussi enfants l'un que l'autre.

— Il m'aime déjà! — s'écria Marc tout fier. — Que c'est bon et confiant les enfants! C'est peut-être le vrai bonheur!

Arrivés devant la boutique, le petit dégagea sa main de la sienne et se tint un peu à l'écart. La marchande, avec une amabilité obséquieuse, montra à Szelény et à Resa tout son choix de bateaux en se perdant dans des explications inutiles. Le baron, impatienté, prit le premier bateau venu et se retourna.

— Mais quoi! mon bon monsieur! C'est pour ce vagabond que vous achetez un jouet si cher! — dit la marchande, regrettant dans un élan d'envie un tel présent et en oubliant son propre intérêt.

— Eh bien, tu ne m'embrasses pas? — dit Marc.

Le petit garçon se haussa sur la pointe des pieds et le baron le souleva jusqu'à lui.

— Oh ! monsieur, lâchez-le ! Il a des crises nerveuses, — s'écria la vieille. — Son père est un ivrogne.

Marc, instinctivement, le repoussa, et s'éloigna d'un pas précipité.

— Pauvre petit ! — dit Resa en jetant un long regard attristé sur l'enfant qui, derrière eux, sautait de joie, serrant dans ses bras le précieux cadeau.

Taciturne, Marc sortit avec Resa du jardin par la porte de la rue de Vaugirard.

Après un long silence :

— Je ne vous ai point encore dit que j'ai appris avant-hier qu'un de mes amis s'est tué. Il souffrait d'une maladie nerveuse... Au reste, qui de nous, plus ou moins, n'est pas sujet à une névrose latente ?

Sous les arcades de l'Odéon, s'arrêtant devant les étalages des libraires, il recommença à parler littérature.

— Après tout, le jugement de Mayri-

gnac n'est que le jugement de Mayrignac, et j'espère bien que pour le roman que je prépare je n'aurai pas besoin d'avoir recours à son amitié et qu'il sera connu en France sans lui.

XII

— Six semaines... Comment! il y a six semaines déjà que nous avons été à votre atelier pour la dernière fois? — s'écria Resa étonnée, répondant à l'aimable reproche que lui faisait Alkmar d'en avoir tout à fait oublié le chemin.

Mais quand il l'eut quittée, elle s'accouda à la fenêtre, et voyant de grands amoncellements de neige au bord de la chaussée, les chevaux qui trébuchaient sur le pavé glissant, les passants avançant péniblement, elle se souvint que le jour où ils étaient revenus à

pied du boulevard Montparnasse avait été l'un des derniers beaux jours d'automne.

Dans le rêve, dans le bonheur, dans la lassitude, la notion du temps nous échappe ; seul, le souvenir de quelques minutes demeure...

DEUXIÈME PARTIE

I

Recluse en son appartement autant par la rigueur d'un brumeux hiver que par le jaloux désir de Szelény de la garder auprès de lui pendant qu'il travaillait, Resa se retira de plus en plus du monde.

En cette solitude à deux, elle se sentait parfois accablée du spleen de Marc qui, la gagnant peu à peu, tout en ne se formulant pas pour elle en un pessimisme raisonné, jetait un voile noir sur toutes choses. Les théories du jeune homme se répercutaient dans son âme, à elle, comme de troublants points d'interrogation.

De temps à autre, les amis du baron venaient passer la soirée avenue Marceau, et le plus souvent Resa se repliait sur elle-même, écoutant à peine leurs dissertations. Parfois pourtant, tout en mâchonnant le bout de sa cigarette, elle se mêlait à la conversation, prenant intérêt machinalement aux explications techniques qu'Alkmar donnait à Marc sur la perspective en peinture selon Celen Sabrin, le juvénile critique d'art américain.

Dans l'attente inconsciente d'elle ne savait quoi de vague, de fatal, un frôlement de mains, un regard, la faisaient tressauter. Au soir, la tête alourdie, les membres brisés de fatigue, elle se couchait, mais, ne pouvant dormir, restait les yeux grands ouverts, fixant les longues ombres que dessinait la lumière de la veilleuse sur le plafond, comptant les anneaux de la chaînette qui l'y suspendait, pour ne pas réfléchir, ne pas penser.

Chez un marchand de tableaux, elle avait remarqué et aussitôt acheté une toile de maître représentant un tigre royal. Pendant quelques

semaines elle s'arrêta souvent et de longues minutes devant cette peinture, et elle trouvait un sauvage plaisir à l'admirable vigueur de ce grand chat au corps électrique.

Puis elle s'en lassa. Et un jour, prise soudain de dégoût pour cet emblème de la force brutale et voluptueuse, elle fit jeter la toile au feu.

Une actrice entrevue chez sa couturière, par sa fine voix spirituelle et gouailleuse et ses manières de voyou parisien tout ensemble, lui donna l'envie de connaître les petits théâtres.

Marc lui sacrifia ses heures de travail et l'y conduisit.

Cachés dans une baignoire, ils s'amusaient à considérer le public parisien des boulevards, à écouter les propos hardis et cyniques échangés dans la salle. Bien qu'il s'étonnât du caprice de Resa pour ces sortes de spectacles, Marc fut égayé par son enfantine curiosité. Ses rougeurs subites à quelque mot ambigu et sa façon de se cacher la figure, son mouve-

ment d'éventail, le mettaient pourtant mal à l'aise, et au retour, à ses côtés, dans le coupé, un sentiment inexplicable paralysait ses rapports de bon camarade envers elle.

Cette gêne, dont Resa se rendait compte, lui était douce comme un hommage rendu à la femme.

Toutefois un soir, après dîner, lorsque le domestique annonça que la voiture était avancée, elle la décommanda, et sans donner d'explications à Marc, s'installa près du bureau où il avait l'habitude de travailler. Elle ne parla jamais plus de théâtre.

Le temps s'écoulait monotone, les visites de Mme Whitby troublant seules la demi-somnolence dans laquelle Resa vivait. Les entrées brusques, le sens commun banal, la voix sonore de son amie, tout, jusqu'à cette habitude de porter à ses lèvres un mouchoir fortement imprégné de « White Rose », odeur trop prononcée, lui donnait sur les nerfs.

Par sa seule présence, l'Américaine semblait apporter toute la vie bruyante des salons cos-

mopolites dans l'atmosphère de calme stagnant créée par Resa autour d'elle. Sa façon de généraliser chaque sentiment, chaque sensation, les ayant déjà classés dans une cellule de son cerveau, irritait la comtesse, qui, à plusieurs reprises, le lui avait fait comprendre. Ce qui ne l'empêchait nullement de revenir aussi fréquemment qu'elle avait un moment à perdre.

Elle s'installait dans un fauteuil, les deux bras aux appuis, dans l'attitude d'un sphinx en son calme de pierre.

— Voici une petite histoire qui court sur vous. Vous ne m'en voudrez pas si je vous la répète? Le duc Bignone prétend vous avoir vue le mois dernier aux Folies-Bergère avec M. de Szelény. Ce pauvre petit duc ! nous avons assez ri de son histoire.

— Vos rires se calmeront vite si je vous dis qu'il a fort bien vu. Je l'ai aperçu moi-même au promenoir, et si je ne me trompe, Szelény a échangé quelques mots avec lui à la sortie.

— Mais non, ce n'est pas possible !

— Vous en doutez encore après mon affirmation? — demanda Resa riant à son tour de la figure consternée de Mme Whitby.

— En ce cas, l'invraisemblable est possible. Du reste, si c'est le bon plaisir de M. de Szelény de vous conduire en de pareils endroits, cela ne regarde que lui. Je vous fais d'avance mon compliment : ce sera un mari facile !

— C'est moi qui lui ai demandé de m'accompagner. Quant à vos plaisanteries, je vous serais infiniment obligée de vouloir bien me les épargner, d'autant plus que vous savez qu'elles ne sont pas fondées, — répondit Resa en se détournant pour prendre un écran.

L'Américaine sourit. Agacée par l'intention de ce sourire, Resa répéta, en scandant chaque mot :

— Ne sont pas fondées...

— M. de Szelény est un galant homme. Je crois que vous ne voulez pas me laisser supposer le contraire.

La comtesse se leva et la regarda bien en face.

— Oh ! chère mignonne, vous ne m'intimidez nullement, et vous m'empêcherez encore moins de vous dire toute ma pensée. Si, après vous avoir isolée du monde entier par son égoïsme, après avoir ainsi affiché ses sentiments, Szelény ne se croit pas moralement contraint de vous offrir son nom, que voulez-vous que je pense de lui ?... Je vous parle en mère, c'est pourquoi, ma chérie, vous m'excuserez, si...

— Dites toujours, chère madame ! Votre entrée en matière seule me prouverait assez votre intention de me donner de maternels conseils. Mais, avant tout, permettez-moi de vous faire observer que si je suis compromise, c'est uniquement par ma faute. Marc ne serait jamais revenu chez moi après la mort de ma pauvre tante, s'il ne m'avait pas estimée assez pour savoir que son amitié valait plus pour moi que le jugement de la foule.

— Merci pour la part que vous me destinez dans cette foule.

Mme Whitby, un peu décontenancée par la

tournure que l'entretien avait pris, s'efforçait de retrouver son ton habituel.

— Ne devenons pas trop sérieuses. Je n'ai pas voulu vous forcer à me faire vos confidences, seulement, dans mon désir de vous voir mariée, j'ai pensé à M. de Szelény, que je trouve charmant, par parenthèse, et je me suis exprimée un peu vivement. Néanmoins vous ne me ferez jamais croire que votre affection réciproque ne soit pas autre chose que de l'amitié.

Resa, bien que ses lèvres tremblassent encore un peu, sentit le ridicule de s'être emportée contre l'Américaine, dont depuis longtemps elle connaissait le libre parler irréfléchi, malgré les airs importants que celle-ci aimait à se donner. Et tout en ne lui répondant pas, elle se rejeta sur le fauteuil.

— Je veux bien penser qu'aucun de vous deux, avec l'insouciance de la jeunesse, n'ait songé au mariage... Mais comment voulez-vous que cela finisse autrement?

— Notre amitié ne finira pas.

— Amitié! amitié! Mais, voyons, admettons

que vous ne soyez que deux amis, deux bons camarades : en ce cas, c'est un état latent dans lequel vos deux cœurs se sont rencontrés, découverts, reconnus; mais cet état peut-il durer? Croyez-vous que tous deux vous soyez hors la loi universelle? Que feriez-vous si l'un ou l'autre de vous avait conscience enfin qu'il est un être humain et qu'une passion le prît?...

— Un caprice, vous voulez dire... Eh bien, j'y céderais !

— Et votre ami?

— Il ferait comme il voudrait.

II

— Une passion ! une passion ! — se répétait Resa avec un haussement d'épaules en regardant Marc qui, en face d'elle, écrivait.

Souvent sa plume s'arrêtait. Il restait, les yeux fixés, sur la feuille de papier chargée de corrections et de ratures. Puis à nouveau, fiévreusement, il reprenait son travail.

Il avait eu plusieurs aventures depuis qu'ils se connaissaient. Elle s'en doutait, mais que lui importait ! Aucune de ces femmes d'un jour, dont il constatait le manque d'âme absolu, n'avait pu détourner d'elle la moindre de ses

pensées, qui, toutes, allaient vers elle, sinon vers l'Art.

L'Art, c'était la seule rivalité redoutable. Et cette idée la fit presque sourire. L'acuité des élans littéraires de Marc lui paraissait artificielle ; rien de plus que la recherche d'une distraction, sur laquelle il s'illusionnait volontairement. Elle s'étonnait de l'intérêt qu'autrefois elle y avait pris.

Irritée contre elle-même, elle se demandait si elle n'avait pas simplement considéré leurs préoccupations artistiques réciproques comme un jeu aimable les rapprochant l'un de l'autre.

Mais, depuis, Marc semblait trop tenir à lui faire comprendre que l'Art était le but de sa vie. Qu'il se crût un artiste tout à coup la choqua. Cette idée évoquait celle du public, de la foule vulgaire admise à juger un être qui, après tout, se soumet à son suffrage, se créant sans cesse des sensations pour les étaler devant elle, faisant profit des émotions les plus saintes.

Resa considérait son pâle visage lassé, et la curiosité lui vint de savoir s'il n'avait pas un

souvenir au moins dont il eût l'intime pudeur, s'il avait jamais aimé, aimé du véritable amour. Mais le savait-elle, elle-même, ce qu'elle appellerait le véritable amour? En rougissant, elle retint sa question.

— La lumière de la lampe me fatigue horriblement les yeux, — dit Marc.

Resa se leva et alla prendre un abat-jour.

— Merci. Pardon de vous avoir dérangée. Mais, dites-moi, que faites-vous là? Vous lisez?

— Non, j'attends que vous laissiez votre travail. Il est tard déjà. Ne voulez-vous pas une tasse de thé?

— A l'instant, je vous suis.

La comtesse passa dans le salon.

Dans un concert de bienfaisance où il les avait accompagnées, sa tante et elle, peu de temps après avoir fait leur connaissance, une cantatrice italienne chantait les *Trois Bouquets de Marguerite* de Braga. Aux premières notes, il avait pâli, et elle l'entendait encore disant : « Cet air me fait mal! Il me rappelle trop

cruellement celle qui le chantait pour moi. »
Et dans sa tête de jeune fille elle avait bâti tout un roman sur ces mots.

Depuis qu'il était devenu Marc pour elle, elle avait oublié cet incident.

Pourquoi tout à coup certaine phrase mélodique de Braga lui revenait-elle avec une énervante persistance, que seule interrompait le grincement de la plume de Marc dans le cabinet de travail.

— Venez, le thé est servi.

— Tout à l'heure.

La comtesse, debout près du piano, d'une main cherchait sur les touches le motif de la mélodie.

Marc entra brusquement.

— Décidément, ce soir, je ne puis travailler. Il est des moments où l'on croirait avoir mille sens et non pas cinq. Les moindres détails m'irritent. Un peu de repos me fera du bien. D'ailleurs il m'en faudra prendre malgré moi, une lettre d'Imre Borogh m'annonce sa prochaine arrivée.

— Ah! votre ami revient? — demanda Resa.

— Oui, il passe par Paris pour retourner en Hongrie. Je vous le présenterai, si vous le voulez bien?

— Quelle sorte d'homme est-ce?

— Je ne sais vraiment trop comment vous dire. C'est un bon garçon, une nature simple, pas compliquée, enfin ce que sont nos gentilshommes campagnards.

— Il vous distraira peut-être.

— Sa présence change un peu mon humeur. Si différent qu'il soit de moi, il a un certain je ne sais quoi qui m'attire, c'est quelque chose de plus que le souvenir de la terre natale. Avec lui je me transporte volontiers à l'époque où tous deux nous considérions la vie comme un amusement. Il est resté étonnamment enfant, le pauvre garçon. Mme Whitby elle-même n'a pu parvenir à le civiliser. Aussi sera-t-elle furieuse en apprenant qu'il a bel et bien refusé la dot en vue de laquelle on l'avait expédié à Nice.

— Croyez-vous qu'il reste longtemps à Paris ? — fit Resa.

Il lui parut singulier que Marc eût jamais eu un intérêt antérieur à leurs relations. Elle oubliait qu'elle aussi avait vécu avant de le rencontrer.

II

Au ciel, d'un bleu pâle, brillait, étincelait un soleil clair de fin de mars, et les arbres, le long de l'avenue Marceau, quoique sans feuilles encore, semblaient s'animer au renouveau naissant. Les murs des maisons éclataient de blancheurs aveuglantes, et dans le lointain, la coupole du dôme des Invalides s'allumait de flammes d'or.

L'air chaud et subtil, avec des âpretés soudaines, frôlait le visage de Resa. Accoudée à la fenêtre, elle aspirait l'arome indécis encore du printemps qui flottait dans l'atmosphère,

et ne s'aperçut de la présence de Marc que lorsque celui-ci lui mit, en s'approchant doucement, un gros bouquet de violettes de Parme sur les yeux.

— Ah! les jolies fleurs! Comment êtes-vous entré dans la maison sans que je vous aie vu venir?

— Je suis ici depuis une heure au moins, mais j'ai défendu qu'on vous réveillât. Enfin, trouvant le temps trop long, je suis entré.

Il se mit à côté d'elle à la fenêtre. Resa se retourna instinctivement. Sur la chaise longue, la baigneuse qu'elle venait de quitter, humide encore, gardait son empreinte.

Elle jeta un manteau sur sa robe du matin en soie blanche lamée de bandes de dentelles.

— Vous avez froid? — demanda Marc en l'aidant à s'envelopper. — Il fait bien beau cependant. Ce matin, avant de venir, j'ai fait une longue promenade. On se sent renaître à sentir le frémissement qui agite la nature entière, et on oublie presque que d'autres prin-

temps ont précédé celui-ci. Ah ! vivre ! vivre ! sans craindre les tristes automnes à venir, sans songer même à leur arrivée prochaine, fatale, et que le printemps en s'épanouissant porte en lui le germe de sa mort.

Il fit glisser ses doigts dans les fleurs que Resa tenait à la main.

La comtesse, la tête comme vide de pensée, s'abandonnait tout entière au trouble mystérieux s'élevant en elle.

— Pourquoi la nature elle-même nous montre-t-elle sans cesse la fragilité de toutes choses, et pourquoi, devant cette certitude de l'inévitable, faut-il que la résignation de l'accepter nous soit refusée !

— Mais tous songent donc à cette universelle fragilité ? — dit Resa, incrédule. — Regardez ces enfants qui jouent là-bas, échappés enfin au long emprisonnement de l'hiver : ils se réjouissent sans arrière-pensée du gai soleil printanier ! Et ces oiseaux gazouillant dans les branches dépouillées encore, ils n'ont cure de l'avenir.

Elle enfouit son visage dans les fleurs, se grisant de parfums.

Clair et métallique, le son d'une pièce d'argent, que Marc jetait par la fenêtre et qui rebondissait sur les dalles aux pieds d'un vieux mendiant, frappa ses oreilles.

Elle releva la tête. Un nuage passager voila le soleil, un souffle froid venant du nord la fit frissonner.

Le baron ferma la fenêtre.

— Venez, ce soleil est trompeur. En nous brûlant, il nous glace.

IV

Mme Whitby tenait une lettre à la main. Sur la table, un journal déplié. Une longue raie rouge y soulignait un article.

Pendant que l'Américaine continuait sa lecture, M. Lewis, las de parcourir cet entrefilet, s'enfonça dans son fauteuil et tira de sa poche un mouchoir de soie dont il se mit à épousseter le dessus de ses bottines. Ses yeux à fleur de tête semblaient chercher un point où s'attacher pour y accrocher une idée.

— C'est inconcevable ! — dit enfin

Mme Whitby. — Le croiriez-vous, ce garçon ne parle même pas de ses succès !

— Mais puisqu'on sait l'histoire par les journaux, que voulez-vous qu'il y ajoute? Il me semble difficile pour un jeune homme du monde — Lewis mit une emphase dans ces mots : « du monde », — de donner des détails sur un duel de femmes qui se sont battues pour lui. D'ailleurs, ces choses se savent toujours en dehors de l'intéressé. Mais que vous raconte-t-il dans cette interminable épître?

— Des balivernes ! Il m'explique les raisons pour lesquelles il se refuse à épouser la jeune fille que je lui ai proposée. Il parle d'amour, de liens éternels. Vous connaissez la suite. Vraiment, on croirait que les petits jeunes gens d'aujourd'hui ont découvert l'amour ! Les moindres d'entre eux le décrivent comme ferait un explorateur d'un pays qui nous serait inconnu. Ne savons-nous pas ce qui en est !

M. Lewis la remercia par un regard blanc.

— Savez-vous ce que je crois?

Il baissa les yeux sans répondre. Le pauvre

homme, dans les moments les plus tendres, n'avait jamais su ce que pensait Mme Whitby.

— Savez-vous ce que je crois? — répéta-t-elle. — C'est la jeune fille qui aura refusé Imre, après avoir eu connaissance de l'article.

— Ce n'est donc pas une Américaine? — demanda M. Lewis, s'apercevant trop tard de l'inadvertance de son exclamation. Et il essaya de se rattraper.

— Avez-vous déjà appris la grande nouvelle? Votre cousine se marie. Il n'est bruit que de ses fiançailles, célébrées hier à Monte-Carlo. Elle épouse le petit duc. Le plus beau, c'est le motif de sa décision inattendue. Bignone, comme vous savez, est un de nos plus grands joueurs. Eh bien, récemment il a perdu les derniers débris de sa fortune au trente et quarante et, se voyant irrémédiablement ruiné, il se tira un coup de revolver, — et se manqua, naturellement! Cet acte d'héroïsme a touché votre cousine au point qu'elle est allée elle-même lui offrir sa dot pour payer ses dettes, et

sa personne pour l'aider à supporter le poids de sa couronne ducale. Qu'en dites-vous?

— C'est peut-être une sottise de trop aimer un homme, — dit évasivement Mme Whitby, ne voulant pas céder à sa forte envie de dénigrer une parente.

Mais Lewis, se méprenant, se pencha et lui baisa la main à l'échancrure du gant :

— Comment pouvez-vous dire une pareille chose, chère?

Elle retira un peu vivement sa main. On sonnait.

— C'est probablement la comtesse Thaszary. Elle a l'habitude de venir de bonne heure pour ne trouver personne.

Et Mme Whitby se leva pour faire quelques pas au-devant de Resa qui entrait.

— Bonjour, chère amie! Permettez-moi de vous présenter M. Lewis, un des meilleurs amis de mon pauvre mari.

— J'ai beaucoup entendu parler de vous, monsieur, et je vous fais mon compliment de votre dernier triomphe aux courses d'Auteuil,

Mme Whitby en était tout enthousiasmée.

Lewis prit l'air modeste qui convient à un sportsman ayant l'esprit de posséder un cheval capable de gagner un prix, et heureux d'avoir ce sujet de conversation, se répandit sur l'entraînement en général avec volubilité.

Peu après, Szelény entra.

M. Lewis jeta un regard d'intelligence à Mme Whitby auquel celle-ci ne répondit pas. Serrant la main du nouveau venu :

— Avez-vous lu le *Galignani?*

— Non, madame, — fit Marc étonné. — Je ne lis presque jamais de journaux. Je me contente d'apprendre par ceux qui les lisent les cataclysmes qui se préparent dans notre vieille Europe. Mais qu'est-il donc arrivé de si extraordinaire?

— Voyez ! — dit Mme Whitby, lui tendant le journal, un doigt posé sur la ligne rouge, tandis que M. Lewis récitait l'article à Resa presque littéralement.

La comtesse l'écoutait sans saisir l'intérêt excité par ce fait-divers.

— Vous ne devinez pas, madame ? C'est M. B... Je ne saurai jamais retenir ces noms étrangers. Enfin, c'est le cousin de Mme Whitby qui est le héros de cette tragi-comédie.

— Borogh ? — dit Resa indifférente. — J'espère que non pour lui.

— Pourquoi donc ? — demanda Mme Whitby.

— Mais tout simplement parce que je trouve que la situation d'un homme entre deux femmes qui se le disputent est fort ridicule.

Lewis fit un mouvement comme si c'était une offense personnelle.

— Vous êtes sévère envers les amis de M. de Szelény, — dit Mme Whitby. — Qu'en pensez-vous, baron ?

— C'est une fausse nouvelle. Borogh n'a jamais posé pour un séducteur. Il serait certainement de l'avis de la comtesse Resa.

Et après l'échange de quelques phrases indifférentes, impatienté par le sans-gêne avec lequel Lewis se penchait vers Resa :

— Pardon, madame, si j'interromps votre conversation, mais je crois que vous désirez

visiter l'Exposition des Impressionnistes. Si c'est encore votre intention, vous savez que l'on ferme à quatre heures.

Resa se leva.

— Me permettrez-vous, madame, d'aller vous présenter mes hommages?

— A quand, chérie?

Mais la comtesse, sans résoudre ces questions simultanées, embrassa son amie, salua Lewis, et sortit suivie de Marc.

Encore une fois le vieux sporstman fit un signe à Mme Whitby.

Il allait parler. L'entrée de deux visiteuses l'interrompit.

— Il paraît que vous recevez maintenant plus tôt que d'habitude ? — dit l'une d'elles. — Nous passions devant votre porte. L'attelage excentrique de la comtesse Thaszary y stationnait et je me suis précipitée hors de ma voiture pour monter. J'aurais tant désiré la regarder de près. Elle est ravissante, tout à fait un rêve du Nord dans sa toilette gris clair garnie de chinchilla, et la façon dont elle a dit :

« mon ami », en descendant l'escalier, au jeune homme qui l'accompagne, m'a séduite. C'est bien dommage qu'on ne puisse pas la voir !

Mme Withby eut un imperceptible mouvement.

— Vous connaissez cette Hongroise depuis longtemps ? — demanda l'autre d'une voix nasillarde.

— Depuis trois ans, chère baronne. Je l'ai rencontrée à Vichy avec sa tante, la princesse d'Ebenfeld, et depuis nous ne nous sommes pas perdues de vue.

— Aux eaux on ne saurait jamais être assez circonspect. On a toujours des déboires avec ces connaissances improvisées. Du reste, aujourd'hui, à Paris, il en est de même. Dans la morte saison, paraît-il, la duchesse de Berneval a reçu chez elle cette petite comtesse et son ami. La pauvre femme ! Je voudrais bien savoir qui l'a mise en rapport avec ces gens-là.

— C'est moi, chère madame, — répondit l'Américaine.

— Ah! c'est vous, — reprit la première interlocutrice gracieusement. — Mais aussi pourquoi pas? Je trouve cette jeune femme charmante, comme je viens de le dire. Elle paraît très distinguée. Je suis sûre qu'elle a assez d'esprit pour savoir immédiatement à quel genre de monde elle a affaire et pour se mettre au diapason. Et la bonne duchesse est si souvent dans les nuages qu'elle ne s'aperçoit pas de certains petits détails qui nous frappent, nous autres... — et en se tournant : — Avez-vous remarqué, chère baronne, la manière dont elle a pris le bras du jeune homme ?

— Non, — répliqua la baronne sèchement. — En vérité, je ne les ai presque pas regardés, et certainement je ne les aurais pas reconnus si M. de Szelény n'avait ôté son chapeau. Je le voyais autrefois quand il allait dans le monde. C'était un jeune homme charmant. Je m'étonne qu'il ait pu commettre une pareille maladresse. Il sera difficile maintenant à une mère de lui donner sa fille.

— J'espère pour vous, madame, qu'il n'aura

pas la hardiesse de demander la main d'une des vôtres, — dit Lewis.

La baronne eut un regard de dédain pour l'insolent, et, s'adressant à Mme Whitby, se mit à parler du fameux mariage du petit duc.

V

Resa, croisant les deux amies de Mme Whitby dans l'escalier, avait senti leurs regards la dévisager et plonger en elle comme pour pénétrer dans son être intime, l'enveloppant d'une pensée préconçue.

Bien qu'indifférente aux appréciations des autres, la politesse exagérée avec laquelle celles-ci s'étaient rangées contre le mur pour lui livrer passage l'avait désagréablement impressionnée. Dans ce mouvement intentionnel, elle avait cru reconnaître quelque

chose d'analogue à la curiosité qu'elle-même, toute jeune fille encore, avait éprouvée, un soir, à l'Opéra, en apercevant dans une loge voisine une femme que dans son entourage on se nommait tout bas. Mais, chez elle, cette curiosité ne provenait que d'une croyance puérile à une ligne de démarcation tracée au cordeau entre le vrai monde et l'autre. Elle avait voulu fouiller de ses yeux innocents l'Inconnu avec une terreur superstitieuse devant cet abîme mystérieux, ignorant alors qu'on y peut glisser par degrés, sur une pente douce, insensiblement.

L'attitude des deux visiteuses n'avait rien de cet étonnement naïf. Leurs regards la réfléchissaient flétrie.

Elle essaya de réagir, mais la sensation pénible demeurait. Et, dans son esprit, un doute commençait à poindre sur ce que l'on pouvait penser d'elle. Elle voulut le repousser en causant avec Marc, mais lui, distrait, répondait à peine.

Elle se tut en mordillant ses lèvres. Il tira de

sa poche le catalogue de l'Exposition, le feuilleta; baissant la glace avec impatience lorsqu'un embarras de voitures empêchait les chevaux d'avancer.

Pour la première fois, Resa se dit :

— Pourvu que nous ne rencontrions personne de connaissance à la salle Petit!

Elle se fâchait presque contre Marc d'être venu la prendre chez Mme Whitby. Pourtant elle se contint, quand, uniquement préoccupé de l'Exposition, celui-ci s'écria :

— Grâce à vos visites, nous arriverons trop tard, vous verrez!

Le pauvre garçon, il n'y était pour rien si la rencontre de ces inconnues l'avait irritée! Cependant, lui aussi aurait dû comprendre ce qu'il y avait d'offensant dans leur insistance scrutatrice.

S'il en avait été choqué comme elle, à quoi pourtant cela eût-il servi? Aurait-il pu démentir les apparences et les malveillantes suppositions ? Elle n'entrevoyait que deux moyens d'y échapper : renoncer à leurs habi-

tudes, ne plus se voir sans cesse et à toute heure, ou bien...

Non ! elle sentait instinctivement que ce dénouement leur était impossible.

Elle ramena les plis de sa robe qui frôlait les genoux de Marc.

VI

Frappée du ton particulier avec lequel Szelény lui avait dit la veille en la quittant : « Demain je vous amènerai Imre Borogh, » Resa crut voir naître en lui aussi le germe de cette sorte d'embarras qui, depuis peu, la troublait.

Quelques mots d'un billet l'informant qu'il viendrait déjeuner avec son ami, la rassurèrent. Elle crut deviner que, seule, la présence d'un nouveau venu dans leur intimité le contrariait.

Rassurée, elle lui en voulut presque.

Abandonnée à elle-même pendant toute

l'interminable matinée et après avoir vainement cherché à se soustraire à l'obsession de sa pensée, elle se décida à sortir.

Sans but, elle descendit l'avenue Marceau. Le soleil dardait ses rayons au travers des jeunes feuilles d'un vert pistache. Les bateaux mouches, noirs de passagers, remontaient et descendaient la Seine en traçant de longs sillons sur la large bande argentée qui se moirait en glissant entre les deux berges grises.

Elle traversa en biais la place de la Concorde. Éblouie par la lumière crue, elle franchit la chaussée et s'arrêta devant un étalage de photographies; mais ses yeux conservant l'éclat lumineux, elle ne distingua d'abord que de grandes plaques blanches mouchetées de petits cercles noirs. Peu à peu elle put voir le contour de différentes vues de pays étrangers disposés côte à côte.

Reproduits mécaniquement, malgré leur diversité ces paysages suscitaient une fastidieuse lassitude : des montagnes, des marines, des

chutes d'eau, des coins de rue, toujours à peu près la même chose, la chose vue déjà! Les types d'hommes aussi, dans leur morne stupidité ou leur gaieté de commande, se ressemblaient tous.

Accablée par la chaleur, elle s'appuya contre la devanture. Tout à coup, il lui sembla rêver, elle éprouvait une cessation d'être lui procurant un calme heureux, inéprouvé jusqu'alors.

Reprenant conscience d'elle-même, elle s'aperçut qu'elle avait marché sans s'en douter. Au coin de la rue d'Alger, elle s'entendit appeler par son nom. Elle s'arrêta, reconnaissant la voix de Mme Whitby.

— D'où venez-vous, chérie? Vous êtes toute pâle, montez dans ma voiture!

Resa eut un moment d'hésitation, ne l'ayant pas revue depuis que Marc était venu la prendre chez elle.

Mme Whitby, toute à l'impression rapportée de Sainte-Clotilde, où elle venait d'assister à une bénédiction nuptiale, ne s'occupait guère plus de Resa qu'on ne s'occupe d'un auditeur com-

plaisant. Celle-ci d'ailleurs ne l'écoutait qu'en apparence.

— C'est un mariage d'amour, je vous assure, un vrai mariage d'amour!

— Ces mots : mariage et amour, jurent un peu, — interrompit Resa négligemment. — D'ordinaire on conseille le mariage comme préservatif contre l'amour.

— Oh! mon Dieu! ma chérie, taisez-vous donc! Dire une chose pareille, mais c'est un sacrilège! — s'écria Mme Whitby, encore émue de l'extase sainte dans laquelle l'avait plongée la pompeuse cérémonie.

— Vous-même, ne m'avez-vous pas dit un jour que vous désiriez me voir mariée pour me préserver d'une passion? Je me serai trompée... Pardon de vous avoir interrompue.

L'Américaine, dont l'indignation s'était vite calmée, continua à discourir. Resa s'en voulait d'avoir parlé. Pourquoi une association de mots si usitée en pareille occasion l'avait-elle fait sortir de son mutisme?

L'idée de mariage lui était parfois venue,

suggérée par des circonstances extérieures, mais elle la repoussait comme une idée étrangère.

La voiture montait rapidement vers les Champs-Élysées.

—Quelle heure est-il donc?—dit Mme Whitby, en penchant la tête hors de la portière pour consulter l'horloge pneumatique. Une heure dix déjà. Et mon déjeuner qui m'attend !

Resa fit un mouvement. Elle avait donné rendez-vous à Marc à midi et demi, et elle pensait à ce Borogh.

— Ne voulez-vous pas monter pour déjeuner avec moi ? — demanda-t-elle à Mme Whitby. — Vous me ferez grand plaisir.

— Je veux bien. Je vous distrairai.

— Vous trouverez Szelény et votre cousin. Ils seront charmés certainement.

Marc tapotait sur le piano et Borogh, assis près de lui dans un fauteuil, un habana aux lèvres, sifflait le motif d'une csárdás dont il essayait de se ressouvenir.

Depuis plus d'une demi-heure déjà qu'ils étaient là, ils n'avaient échangé que des phrases à bâtons rompus. L'entrée des deux femmes les arracha à un silence sans cause survenu entre eux.

La présentation faite, Marc s'étonna de leur gêne mutuelle à propos de quelque chose d'aussi simple.

Imre suivit du regard la comtesse, qui disparut derrière une portière pour se débarrasser de son chapeau.

— Eh bien, mon cher cousin, vos triomphes de Nice vous ont-ils tourné la tête au point d'en oublier tout à fait votre première protectrice? — dit Mme Whitby en lui tendant la main.

— J'arrive seulement... et... Marc m'ayant invité à déjeuner, — balbutia Imre.

— Déjeuner pour lequel nous venons de vous faire bien attendre.

— Oh! nous avons parlé de la patrie. C'est-à-dire, Marc a joué de la musique nationale, et, pour nous autres Hongrois, cela revient presque au même.

Mme Whitby se tourna vers Marc :

— Vous avez donc aussi une patrie, vous, l'homme du désert ?

— Mais, madame, notre puszta, à laquelle vous donnez le nom grandiose de désert, est une patrie comme une autre.

— Vous savez très bien ce que je veux dire : le désert qu'on se crée soi-même autour de soi, n'importe dans quel pays.

— Je suis vraiment honteuse, monsieur, d'être aussi en retard, — dit Resa, rentrant dans le salon, à Borogh, qui lui offrit le bras pour la conduire dans la salle à manger.

Pendant le déjeuner on s'entretint de Nice. Mme Whitby y avait passé plusieurs hivers. Elle s'étendit avec animation sur les différents corsos blancs et rouges dont elle avait été la reine, se rappelant les noms de personnes oubliées depuis longtemps mais sur lesquelles elle désirait soudain des renseignements détaillés.

Borogh, fort embarrassé pour satisfaire cette curiosité rétrospective, répondait par monosyllabes. Il tournait parfois la tête vers Resa.

Un rayon de soleil pénétrant par l'entrebâillement des rideaux tomba droit sur elle. Ses cils, avec un noir reflet, ombrageaient ses yeux pers dont l'expression particulière retenait le regard d'Imre.

— On a oublié de vous apporter du lait, — dit Resa à Marc, en avançant un peu la main pour frapper le timbre; l'anneau serti de rubis qu'elle portait au petit doigt scintillait dans la lumière.

L'intérêt avec lequel Borogh s'informa de la santé de Marc en le voyant boire du lait entre chaque plat, offusqua la comtesse. Elle y crut découvrir un rien de commisération méprisante.

Au dessert, Alkmar arriva et se mêla à la conversation. On discuta la beauté d'une actrice en vogue dont le jeune peintre venait d'exposer le portrait.

— Imaginez-vous que mon ami Borogh ne s'explique absolument pas notre enthousiasme pour cette femme.

— Votre enthousiasme ? — demanda

Mme Whitby. — Vous êtes donc capable d'enthousiasme?

— Comme artiste, — répondit Marc. — Sa beauté est bien moderne.

— M. Borogh ne l'a sans doute pas regardée à ce point de vue, — hasarda Alkmar timidement.

— Oh! non, — répliqua celui-ci en riant.

— Et il a bien raison, — dit Mme Whitby. — Je n'admets pas cette double façon de regarder. On finit par ne plus rien voir que ce qu'on a dans l'esprit et on s'entête à le retrouver dans la réalité!

— Pourtant c'est ainsi qu'on envisage malgré soi toute chose, — répondit Marc. — Je ne dis pas que ce ne soit souvent très douloureux pour l'homme raffiné, qui s'efforce vainement de retrouver son idéal dans la réalité.

— Mais il m'a semblé vous entendre dire que vous étiez charmé du portrait, — dit Mme Whitby.

— Ah! cette toile était loin de ma pensée.

— Alors explique-toi, mon cher, je n'y suis

plus du tout, — reprit Borogh en tirant un porte-cigares de sa poche. — Vous permettez, comtesse?

Il offrit un cigare au jeune peintre qui, regardant fixement le fichu de dentelles retombant en plis gracieux sur la fine taille de Resa, n'y prit pas garde.

— Souvent l'idéal se crée à la vue d'un être, — dit Alkmar presque en murmurant, ne s'adressant à personne en particulier.

— Vous ne fumez pas, monsieur ? — insista Imre.

Alkmar s'excusa et prit le cigare.

Mme Whitby, avec de petits toussotements voulus, se leva, et Resa l'accompagna au salon.

— Il va bien, le petit hollandais! Le pauvre garçon! Il est follement amoureux de vous, et selon toute apparence, vous ne daignez pas même comprendre ses regards.

— Ma chère amie, je les comprends mieux que vous... Ils s'arrêtent aux dentelles de ma robe, mais ne les dépassent pas.

L'Américaine la contempla, ébahie.

VII

Par mille moyens différents : lectures acharnées, promenades lointaines, bals et fêtes, Resa cherchait à tromper l'ennui si étrange qui depuis la naissance du printemps ne la quittait plus.

Les longues heures passées avec Marc pendant les tristes journées d'hiver, au lieu de les rapprocher les avaient insensiblement éloignés l'un de l'autre. Il semblait qu'il lui échappât par degré. Elle devenait lasse de ces efforts d'intuition appliqués jusque-là à rechercher les liens subtils unissant leurs sensations mutuelles.

Entre eux flottait quelque chose d'insaisissable, que ni l'un ni l'autre ne voulait s'avouer, redoutant instinctivement d'y découvrir une menace pour leur amitié, à laquelle se rattachait surtout Resa par tous les sacrifices dont elle avait presque le regret maintenant.

Depuis le jour où Imre Borogh lui avait été présenté, il n'était pas revenu. Il avait seulement envoyé sa carte; elle en était un peu froissée.

Marc passait d'assez fréquentes après-midi avec son ami, et elle crut y trouver la cause de certains accès de mauvaise humeur qu'elle remarquait en lui. L'incompréhensive précision investigatrice de leur compatriote attirait peut-être son attention sur ce qu'il y avait d'insolite dans leurs rapports.

Pour se tranquilliser, elle se disait que seule la différente manière d'être et d'envisager la vie des deux amis irritait Marc. Dans ses plaisanteries sur les avantages physiques de Borogh, une sorte d'envie perçait, et elle souffrait pour lui, pour elle-même, de cette faiblesse.

Souvent, de menus détails dont il riait autrefois le rendaient maussade. Il se fâchait de voir à Resa des admirations en dehors des siennes, des termes qu'elle employait pour les exprimer. Tout devenait prétexte à mécontentement. Et, prévoyant des froissements, elle les provoquait malgré elle.

VIII

Marc se libérait parfois de Borogh, et, comme aux premiers temps de leur amitié, il visitait avec Resa les environs de Paris si délicieusement mélancoliques, dont le charme morbide accentue la différence entre la grande campagne et un paysage asservi par la proximité d'une ville.

Ce jour-là, ayant suivi d'abord les Champs-Élysées, d'un aspect luxueusement correct, puis l'avenue plus bourgeoise qui, en ligne droite, régulière et froide, descend pour remonter jusqu'au rond-point de Courbevoie, ils éprouvèrent

un désennui partagé en se trouvant enfin sur la grande route de Saint-Germain.

Vu à travers les nuages de poussière soulevés par les roues de la voiture, au-dessus de baraques, de guinguettes bizarres, le Mont-Valérien en sa teinte grisâtre leur rappelait la morose grandeur de certains sites du nord de l'Italie, tandis que la plaine, d'un vert clair, ombré de massifs d'arbres, plaqué ça et là des taches rouges des toits, du vert violacé des champs de betteraves, scintillait de vie chauffée à outrance.

Fatigués par le soleil dardant d'aplomb, ils quittèrent la voiture pour traverser la Seine jusqu'à l'Ile fleurie.

Les petites vagues bleues en venant se briser contre la barque se frangeaient d'une légère écume blanche, et de l'eau frétillante de dorure montait une exquise fraîcheur. L'ondulement de la nappe bleu clair striée de raies brillantes, l'odeur chaude des acacias, les coups cadencés des rames, toute cette harmonie les pénétrait, reposante.

Autour d'eux, de petits bateaux, yoles, fins voiliers, légers esquifs, peuplés d'un monde disparate de canotiers. Tous ces hommes, en leur *boating-jerseys*, semblaient les personnages bariolés d'un mauvais chromo.

De l'auberge rustique entourée de charmilles où alternaient les balançoires et les jeux de boules, leur parvenait le bruit du choc des verres accompagné du son enroué d'un piano criard.

Contournant l'auberge et longeant une allée de bouleaux, ils arrivèrent à un pré d'herbes touffues, où, loin du bruyant voisinage des promeneurs et des canotiers, des vaches songeuses animaient le paysage.

Resa se baissa pour cueillir des primevères dont les petites têtes jaunes s'élevaient hors de la verdure, et, distraite, écoutait Marc.

Tout à coup elle s'arrêta. Sa robe s'était accrochée à un buisson. Elle s'agenouilla pour la détacher. Lentement, elle en retirait les épines.

Marc s'approcha pour l'aider.

— A quelle heure le rendez-vous avec Alkmar?

— Je ne lui ai rien promis. Sachant qu'il passe ici la journée à peindre, je vous ai proposé d'y venir sans trop savoir pourquoi, car je n'ai nulle hâte de le retrouver.

Comme pour confirmer ce qu'il venait de dire, il s'étendit sur le gazon. Il regardait Resa encore à demi agenouillée, qui se penchait en avant et ramassait les fleurs tombées à terre.

En la voyant les réunir en botte, Marc s'écria :

— Voilà l'été tout entier! Que le temps passe vite! Bientôt nous serons seuls à nouveau dans Paris.

— Vous le regrettez?

Il leva les yeux, étonné.

— Regretter quoi? Ne sommes-nous pas ses vrais amoureux, qui l'aimons davantage en son abandonnement? Il me tarde au contraire de revivre l'été dernier, de redevenir enfin ce que nous étions, d'être bien isolé avec vous dans ce désert de maisons, de retrouver la poésie du vieux Paris, si banalisé par la vie active dans

les autres saisons, notre Paris à nous, le Paris que j'avais rêvé là-bas, dans la steppe, et que je ne distingue plus l'hiver dans ce chaos de civilisation. Mais vous? L'année dernière, votre deuil vous retenait dans une réclusion absolue, maintenant, cette solitude à deux ne vous pèsera-t-elle pas?

Il n'avait jamais songé jusqu'alors qu'un désir de lui pourrait lasser Resa. Tous deux, pour un moment, en restèrent frappés.

La comtesse ne répondit pas. La tête renversée sur un tas de foin, elle regardait le ciel où de petits nuages blancs passaient avec rapidité, puis, aveuglée par la clarté lumineuse, elle se souleva. Accoudée contre un tronc d'arbre, elle fouillait avec son ombrelle dans l'herbe.

Des acacias en fleurs tombait une ondée de flocons blancs qui, par intervalles, voilaient la vue sur les coteaux roses de Saint-Germain et sur le village de Carrière, montant en amphithéâtre, étageant l'une sur l'autre ses maisons blanchies à la chaux, d'où émerge, carré et grisâtre, le clocher de la vieille église.

L'eau bruissait. Dans le murmure des feuilles argentées des bouleaux, dans la pluie neigeuse des fleurs, le mois de mai semblait chanter.

Silencieux, ils cherchèrent à pénétrer leur mutuelle pensée, pensée qu'on craint de profaner en la précisant, sensation mystérieuse où l'individu, en qui la vie déborde, semble se fondre dans l'espèce qu'il se sent représenter.

Marc, avec effroi, vit la comtesse tressaillir.

Elle ne lui avait jamais paru aussi femme qu'au moment où sa main, avec un tremblement nerveux, vint se poser sur son bras.

— A quoi rêvez-vous, mon ami?

Pendant quelques instants il resta muet, hésitant devant la brutalité de la parole. D'ailleurs le timbre de la voix de Resa lui parut transformer la question en une réponse railleuse à leur rêverie.

Effarouchée par son singulier regard, elle retira sa main et baissa les yeux.

— Je pense, je pense, ma chère amie, que la vie est bien décevante. Le soleil, qui fait étinceler si allègrement les alentours, a beau jeter

aussi de temps à autre un rayon dans nos sombres cœurs, il n'illumine que le trouble intérieur auquel nous sommes condamnés. Mais, bah! vivons dans ces ténèbres traversés par de rapides éclairs, amassons sensation sur sensation, cela nous défendra au moins d'un sentiment unique... Vous souvient-il du jour où pour la première fois nous sommes venus ici? Votre tante nous attendait là-bas, dans la voiture. La brume automnale couvrait la campagne. Vous vous étonniez de me voir si triste et je m'ingéniais à savoir ce qui se passait dans la tête d'une enfant qui, malgré sa jeunesse, semblait si grave déjà. Soudain les mots : « Mon ami, mon frère », vous ont échappé, et j'ai saisi votre main. Depuis ce jour, je suis bien resté votre ami, n'est-ce pas?

Marc voulut prendre la main de Resa.

— Que voulez-vous dire?

— En se resserrant de plus en plus, cette amitié n'est-elle pas devenue une affection fraternelle?

Frémissant il attendait une réponse.

Sans parler, elle inclina la tête.

— Et il en sera ainsi à jamais, — murmura Marc, craignant qu'elle ne levât les yeux et ne lût en son regard, et le désirant tout à la fois.

Une timidité invincible et une folle hardiesse combattaient en son âme, sentant la femme si près de lui. Mais en voyant ce corps virginal trembler d'émotion, une profonde pitié le prit. Il eut honte de ce mouvement de lâcheté! Avec la tendresse d'un frère, il aurait voulu la bénir, écarter chaque réalité de devant elle pour l'adorer comme une sainte, en sa pureté. Un sentiment d'horreur le saisit devant l'homme.

— Enfin ! — s'écria une voix fraîche.

Tous deux se retournèrent précipitamment.

Borogh, essoufflé, accourait suivi d'Alkmar.

— Ma cousine a eu la fantaisie d'une promenade sur l'eau aujourd'hui, et reconnaissant votre voiture au bord de la Seine, l'idée lui est venue d'aller à votre recherche. Idée que j'aurais assurément considérée comme très heureuse si je n'avais été aussi long à vous retrou-

ver. Par bonheur, j'ai rencontré M. Alkmar qui m'a mis sur vos traces, connaissant vos sites préférés.

Marc serra à peine la main d'Imre. La comtesse s'était levée.

— Je vais retrouver Mme Whitby. Vous êtes ici en nombreuse compagnie? — demanda-t-elle à Borogh qui se mit à marcher à ses côtés.

— En bande. C'est vraiment assommant, les excursions, et j'étais bien aise de me délivrer de cette bruyante société.

Marc avait pris le bras d'Alkmar et tous deux les suivaient d'un pas lent.

La taille de Resa semblait plus svelte encore auprès de la forte carrure de Borogh. Il se penchait en lui parlant, et, avec une grâce presque intimidée, elle levait vers lui la tête. Dans sa démarche, dans tous ses mouvements, il y avait quelque chose d'irritant, de féminin.

— Je ne puis vous dire, madame, quel bien cela me fait de vous revoir, — murmura Borogh.

— Je suis excédé de toutes les coquetteries de ces femmes pendant le trajet. Depuis cette malheureuse affaire des journaux de Nice, Mme Whitby a la rage de me rendre ridicule en me glorifiant. Un de ces jours, je lui dirai franchement que cela me désoblige et que vous aviez bien raison d'être prévenue contre moi par cette sotte histoire.

— Mme Whitby vous a dit cela? Ce n'est pas exact.

— Elle n'a fait que me répéter un mot de vous à ce sujet. J'ai compris le reste. Aussi n'aurais-je jamais osé revenir chez vous sans une autorisation formelle de votre part.

Il écarta une branche qui, par-dessus la haie, leur barrait le chemin.

— J'espère bien que dorénavant vous aurez moins de susceptibilité envers une compatriote. — Elle se retourna et, un peu agacée : — Venez donc plus vite, Szelény. On s'impatienterait de la trop longue absence de M. Borogh.

— Et surtout de la vôtre, car on a formé le

projet de vous ramener de force sur le yacht.

La manière dont la comtesse regarda Marc fit sourire Imre.

— Vous me permettrez de monter avec Alkmar dans votre voiture? — demanda le baron.

Mollement le yacht filait sur la rivière argentée dont le courant paraissait se ralentir, s'assoupir, à la tombée du crépuscule. Les silhouettes des arbres et des maisons des deux rives qui se précisaient d'abord en tons de plus en plus bleuissants, disparaissaient peu à peu dans un brouillard mystérieux et leur pâle reflet pâlissait dans l'eau.

Le bruissement des arbres se tut. Au milieu des rires et des propos, Resa songeait à son frère d'élection.

— La première valse, n'est-ce pas? J'y compte.

Ces mots dits en hongrois, interrompant sa pensée par une réminiscence de son pays, lui firent faire un mouvement de surprise si brusque que Borogh involontairement se de-

manda s'il avait commis une inconvenance. Il la regarda en face et, malgré l'obscurité, il crut la voir rougir.

Sans répondre à sa question à peine écoutée, elle se mit à causer avec lui, et cette conversation en hongrois, parut à Imre les isoler du reste de la société.

IX

Imre, allongé dans un *rocking-chair*, regardait distrait, à travers la fumée, encore étourdi de la dernière valse, le cuir de Cordoue semé d'arabesques qui tapissait les murs du fumoir.

La porte entre-bâillée, on entendait comme en sourdine le rhythme marqué de la musique de danse montant de l'étage inférieur.

On riait et on causait. Les noms de Szelény et de Resa revenaient fréquemment. L'affectation qu'on mettait à ne jamais parler de l'un sans nommer l'autre, agaçait Imre. Au milieu d'une discussion assez vive, l'un des interlo-

cuteurs, se tournant vers lui, l'interrogea d'un ton d'insouciante arrogance.

— Monsieur sera juge entre nous. Vous êtes des amis de la comtesse Thaszary, n'est-ce pas, monsieur Borogh?

— Oui, — dit-il sèchement en tournant le dos.

L'indiscret, sans se troubler, reprit la conversation jusqu'au moment où le petit duc, de belle humeur, se mit à détailler assez brutalement sa fiancée.

Ahuri par l'argot du monde mêlé à celui du boulevard, Borogh jeta son cigare et se dirigea vers la porte. Il se souvenait d'avoir demandé le prochain quadrille à Mme Whitby.

Au haut de l'escalier il s'arrêta pourtant, et, s'appuyant sur la rampe, regarda distraitement au-dessous de lui.

Sa figure s'était assombrie. Regrettant d'avoir coupé court aux réflexions, il s'efforçait de se rappeler ce qui avait été dit de Resa, de deviner le sens de certains sous-entendus. Mais il ne réussissait qu'à reconstituer ses impressions personnelles, sur lesquelles il ne

s'était pas appesanti jusqu'ici. Il s'était contenté des explications données par Mme Whitby sur les relations entre Marc et Resa, acceptant le fait sans éprouver la moindre curiosité de l'approfondir. La jeune femme lui avait paru distinguée, originale, jolie, mais sans qu'il y prît autrement garde, et ce n'était qu'à force d'en entendre parler qu'il commençait à la trouver digne d'un intérêt plus accentué.

— Qu'aurais-je bien pu dire?

Marc, au fond, le traitait en étranger. Tout en s'entretenant souvent de Resa, sa façon de s'exprimer sur elle rendait impossible une conclusion quelconque.

Il venait de répondre qu'il était de ses amis, mais en réalité il la connaissait à peine.

Il se la rappela à bord du yacht, la veille, à la tombée de la nuit, sa taille élancée, le mouvement de son bras pour nouer sa voilette, ses froncements de sourcils, et il s'étonnait presque de n'avoir plus pensé à elle depuis lors. Il aurait désiré la revoir...

Dans la galerie somptueusement décorée de

tapisseries et d'œuvres d'art qui, ouvrant sur l'escalier, reliait la salle de bal aux différents salons, il suivait des yeux, en cherchant Resa, le scintillement des diamants, la lourde traînée des robes de soie, la blancheur mate des épaules, les petites têtes ébouriffées, les balancements d'éventails frôlant la raideur noire des habits coupée par le blanc cru des plastrons empesés. Il ne songea même pas à descendre au moment où l'orchestre attaquait les premières mesures du quadrille.

— Tu ne danses donc pas? — demanda Szelény, arrivant près de lui tout essoufflé. Il s'éventait et s'épongeait avec son mouchoir.

— Ah! mais non, par exemple! Je suis trop fatigué. Voici la cinquième nuit que je passe au bal. J'en ai assez de cette vie infernale. Vraiment, il n'y a que les nerveux pour ne se fatiguer jamais.

— Veux-tu que je t'en dise la raison? — reprit Marc. — Nous ne nous fatiguons pas, parce que nous n'avons jamais connu le repos. En avant! nous crient toujours nos nerfs, et la

bête de nouveau s'attelle à la besogne jusqu'à ce qu'elle en crève. Nous ne connaissons ni le repos, ni la fatigue ; notre vie est une agitation stérile autour de l'ennui qui de partout nous guette. Viens, redescendons.

— Tu es fou !

— Ce n'est pas la première fois qu'on me le dit. Je suis monté pour causer avec une personne sensée, ta juste remontrance me prouve que tu l'es. Eh bien, causons... Décidément, tu ne veux pas descendre ?

Imre contemplait, stupéfait, Marc qui, nerveusement, battait la mesure avec ses doigts sur la rampe.

— Qu'as-tu donc ce soir ? — dit Imre. — Une intrigue ?

— Probablement. Mais pas de plaisanterie, mon cher ! tu connais mes idées sur l'animal qu'on nomme la femme. Laisse-moi encore quelques instants dans cet état de griserie, sans cela je t'avouerai tout de suite combien je suis las de l'existence... Mais tu n'as jamais senti l'ennui, toi ?

— Non, en effet. Je suis presque toujours occupé, ou du moins actif.

— Ah ! mon pauvre, voilà une bonne réponse, — dit Marc. — Tu ne comprends pas même le mot. L'ennui, c'est la soif sans être précisément altéré mais aussi sans le vain espoir de l'étancher jamais. Et mon cœur, assoiffé de bonheur, a des désirs plus grands que les immensités infinies, mais, planant dans les nuages, il n'aperçoit que le vide.

Imre eut un mouvement d'impatience. Décidément il trouvait que son ami posait. Avec un accent de désespoir comique il s'écria :

— Des désirs encore, toujours, et malgré tout !

— Encore et toujours, — répéta machinalement Marc, puis vivement, comme en sursaut :

— Pourquoi dis-tu : malgré tout ?

— Simple façon de parler... Resteras-tu jusqu'à la fin de la fête?

— Je n'en sais rien. Resa m'a dit t'avoir promis la dernière valse, mais elle se sent fatiguée et ne restera peut-être pas jusque-là. Elle t'attend demain à dîner.

— Merci.

En entendant Marc appeler Resa par son prénom, Borogh éprouvait toujours un certain sentiment désagréable, mais cette fois, la façon dont il le prononça le choqua comme une bravade, et, intentionnellement :

— Y seras-tu aussi?

— Oui.

— Et naturellement tous tes amis?

— Mais, si tu le désires, je t'enverrai la liste des invités avant que tu te décides à accepter, — répondit Marc, énervé par ces questions.

Imre affecta de ne pas comprendre.

— Viendrez-vous après-demain à l'ambassade?

Le baron se retourna comme s'il cherchait à qui pouvait s'adresser ce pluriel.

— Qui, vous?

— Mais la comtesse Resa et toi.

— Non.

Ils se regardèrent. Szelény se sentait blessé par l'obstination curieuse de Borogh, et en celui-ci, dont l'ancienne amitié semblait légitimer

l'insistance, tout en désirant impérieusement lire dans les yeux de son ami la réponse à la question qu'il ne voulait pas formuler, un je ne sais quoi se révoltait à l'idée de l'entendre avouer peut-être ce qu'il craignait de savoir. Imbu de la rigidité de principes d'un homme désireux d'épouser une jeune fille de son monde, cette excentricité de la riche héritière des Thaszary l'irritait, et il en voulait à Marc.

La polka succédant au quadrille était terminée. Les couples traversaient la galerie lentement, se dirigeant vers le buffet. L'encombrement d'allées et venues en sens contraire les arrêtait ; la file avançait par saccades.

Resa, au bras de son danseur, dans une robe de satin crème, garnie de guirlandes de chrysanthèmes jaunes blanchissant l'éclat de cette toilette, d'une simplicité originale qui tranchait sur le flot de dentelles et de couleurs environnantes, se trouvait juste au-dessous d'eux. Les reconnaissant, elle leur envoya un léger salut de l'éventail.

Imre se précipita pour descendre.

— Laisse-donc ! que veux-tu faire en bas ? Tu vois bien qu'on ne peut y remuer.

Borogh sentait naître en lui une jouissance jusqu'alors inéprouvée à regarder Resa.

Marc, d'un air de pitié étonnée, dit :

— Elle s'amuse !

X

Marc, frappé par certains changements qu'il constatait dans la manière d'être de Resa, en arrivait à attacher de l'importance à des nuances qui, quelques mois auparavant, lui eussent paru insignifiantes.

L'impression antérieure produite sur lui par elle, se perdait de plus en plus en celle de la femme... De la femme?... D'une femme alors. Et se débattant contre cette vision, effrayé, il essayait de réindividualiser Resa, ou du moins de mettre en accord ces deux impressions suc-

cessives, dont l'une ou l'autre alternativement prédominait. Sans se préoccuper des sensations réflexes que ses rares et subtiles défaillances devaient faire naître dans l'esprit de Resa, il ne songeait qu'à se défendre lui-même de toute émotion avec une maladive irritabilité, une souffrance morale.

Une anxiété inexplicable venait parfois à Resa devant lui, quand, seuls, l'un près de l'autre, ils s'observaient, guettant chaque changement d'expression qui éclairait ou assombrissait leur physionomie.

Mentalement, ils reconstruisaient le passé, cherchant à se remémorer l'époque où leur intimité avait commencé. Les liens qui s'étaient formés tout d'abord entre eux, avec la facilité de compatriotes se rencontrant à l'étranger, s'étaient progressivement resserrés. La longue maladie de la princesse d'Ebenfeld, en autorisant les visites plus fréquentes de Marc, les avait attachés l'un à l'autre au point que lorsque, dans un serrement de main, il avait promis à Resa toute une vie de dévoue-

ment, cette promesse lui avait semblé toute naturelle.

Marc s'était juré d'être son protecteur, son protecteur envers le monde, envers lui-même.

Avec l'abandon d'un être isolé, elle s'était bercée en cette unique affection, sans arrière-pensée, sans anticipation. Aussi avait-elle répondu à Mme Whitby que leur amitié ne devait jamais finir. Cette sécurité la faisait maintenant sourire. Quelles sont les choses qui ne finissent jamais, ou qui, en se transformant, subsistent encore!

Lorsque, nerveux tous deux, ils espéraient la venue d'un tiers dans leur tête-à-tête silencieux et pourtant agité, ou que Marc fiévreusement retournait à ses études, l'illusion d'une communauté absolue de pensée leur apparaissait tout entière. Et souvent même Resa interrompait les discours désenchantés de Marc, se mêlant, contre ses habitudes, aux contradictions optimistes de ses amis.

Borogh, assidu depuis le bal, faisait diversion par son étonnement de jeune sauvage

tombé tout à coup au centre d'une vie super-civilisée, et si parfois un mot d'amour se glissait dans leurs entretiens, elle ne s'en apercevait pas. Sa présence la replongeait dans son existence d'autrefois, dont son désir de liberté l'avait arrachée et l'avait fait s'en créer une nouvelle.

Jusqu'alors tout dans sa vie lui avait semblé si peu définitif, ne lui produisant guère que l'effet d'une répétition générale, d'un essai, d'une esquisse facile à effacer ! Mais, aux souvenirs évoqués par Imre, elle comprenait l'irréparable de cette nouvelle existence et l'impossibilité de se reprendre celle d'autrefois, pleine de préjugés refoulés pendant un certain temps et néanmoins en harmonie avec ses principes innés. Une allusion à ses amies d'enfance, à des indifférents même, ramenait une traînée de réminiscences; elle eut le regret d'elle-même, de ce qu'elle aurait pu être.

Elle savait gré pourtant à Imre de ce mélancolique rappel.

— Et ton roman ? — demanda Imre un soir. — Il me semble que ton zèle diminue.

— Sois tranquille, je travaille, — répondit Marc de mauvaise humeur. — L'Art n'est-il pas la seule chose qui nous fasse échapper à nous-même et à ce qui nous entoure.

— Insolent ! Du reste, c'est affaire de goût, tout dépend de notre façon de voir, — dit Imre en jetant un regard sur Resa.

— D'ailleurs, tu en jugeras toi-même demain, si tu veux me faire l'honneur d'écouter la lecture que je ferai à Mayrignac.

— Mais, demain soir, c'est impossible, mon ami ! Avez-vous oublié que nous allons ensemble à la fête de Neuilly ? — demanda Resa.

— C'est vrai, j'ai oublié cette attrayante fête ! J'ai invité Mayrignac, et, convaincu que vous comprendrez l'impatience d'un jeune auteur en attente de sa condamnation, je ne doute point que vous ne renonciez à votre caprice; au moins pour ce soir-là.

La comtesse ne répondit pas. Imre se levant

pour prendre congé, elle réitéra l'invitation de Marc.

Marc demeura encore un instant.

Debout en face d'elle, une subite rougeur lui monta au front. Il prit les deux mains de la jeune femme dans les siennes :

— Pardonnez-moi! je ne sais ni ce que je dis, ni ce que je fais.

Il se pencha; sa figure frôlait celle de Resa. Soudain, il recula et, rapidement, quitta le salon.

XI

Épuisée par une nuit d'insomnie, Resa sentait circuler fébrilement le sang dans ses veines. Néanmoins, à chaque roulement de voiture qu'elle croyait entendre s'arrêter, elle se levait et allait à la fenêtre, puis de nouveau s'étendait sur la chaise longue sur laquelle elle avait passé une partie de la journée.

Marc ne venait point.

Elle ne s'impatientait pas de son retard, cette absence inusitée ne l'étonnait pas, elle n'éprouvait que la vague lassitude produite par la réa-

lisation d'un pressentiment, le lâche soulagement de voir différée une explication redoutée et de plus en plus inévitable. Comme pour se torturer elle-même, elle se le représentait entrant brusquement...

Que lui répondre?

Elle le voyait tel que dans le passé, exalté, tendre, se dévouant tout entier; puis, l'amertume de ses enthousiasmes successifs amoindrissant la douceur de ce lointain souvenir, elle le vit tel qu'elle le voyait tous les jours : nerveux, irrité, préoccupé, lui offrant son nom poussé par un mouvement de « correctness », d'imaginaire générosité.

Elle se révoltait à cette pensée.

Désormais, leurs efforts pour raviver l'autrefois ne pouvaient plus être qu'une vaine agitation. Et elle se demandait presque si cet « autrefois » avait jamais existé.

Un coup de sonnette bien connu interrompit ses réflexions.

C'était l'heure où Marc avait donné rendez-vous à ses amis. Elle n'avait même pas songé

à s'habiller et prit une ceinture pour retenir les plis de sa robe du matin.

Elle accueillit les jeunes gens distraitement. Pendant que Marc lisait, elle le contemplait.

Le retrouvant si calme, si absorbé en ses futiles intérêts littéraires, un léger mépris la saisit.

Ce qu'il lisait, les approbations des auditeurs, l'ardeur avec laquelle il réfutait les objections de Mayrignac, lui semblait si peu de chose, et lorsqu'après avoir fini il prit le «Livre Unique», Baudelaire, elle prétexta sa fatigue et quitta le salon.

Alkmar se leva, mais Marc le retint.

— Restez. La comtesse Resa nous donne volontiers l'hospitalité; nous ne lirons que nos pièces de prédilection, et nous nous en irons tous trois sans attendre Borogh.

Resa l'entendit à travers la porte.

Il est des moments où le timbre de la voix aimée parait étranger, où l'on ne perçoit plus que le son cru, sans ce je ne sais quoi d'enchanteur qui l'enveloppait.

Un silence.

Puis Marc, d'une voix aiguë, scandant mal les vers :

Je veux bâtir pour toi, Madone, ma maîtresse,
Un autel souterrain au fond de ma détresse,
Et creuser dans le coin le plus noir de mon cœur,
Loin du désir mondain et du regard moqueur,
Une niche, d'azur et d'or tout émaillée,
Où tu te dresseras, Statue émerveillée...

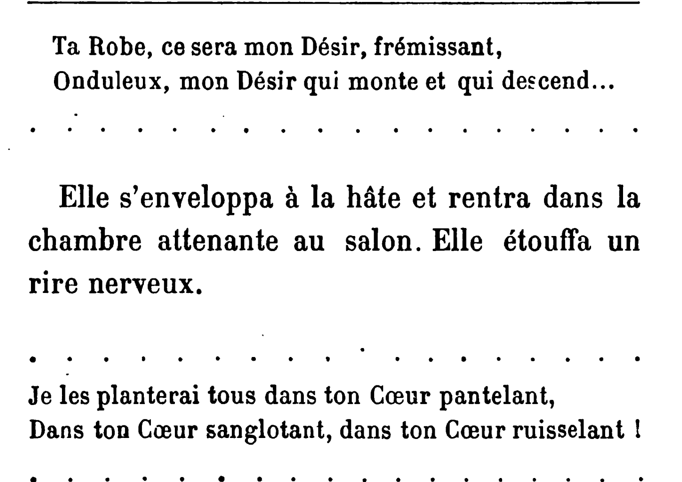
. . . .

Une expression bizarre passa sur le visage de Resa.

Par la fenêtre entr'ouverte montaient des effluves de jeune bonheur, les émanations tièdes d'une nuit d'été. Toute la vie du dehors la pénétrait : elle tressaillit.

Elle entra dans son cabinet de toilette et jeta un regard autour d'elle. Soudain un vouloir insensé de fuir la saisit : fuir devant l'agacement de cette voix qui partout la poursuivait...

. . . .



Ta Robe, ce sera mon Désir, frémissant,
Onduleux, mon Désir qui monte et qui descend...

. . . .

Elle s'enveloppa à la hâte et rentra dans la chambre attenante au salon. Elle étouffa un rire nerveux.

. . . .

Je les planterai tous dans ton Cœur pantelant,
Dans ton Cœur sanglotant, dans ton Cœur ruisselant !

. . . .

Les exclamations extasiées des hommes amortirent le bruit de la porte qui se fermait.

Elle descendit l'escalier avec la rapidité qu'on met à exécuter une chose qu'on ne ferait pas en se donnant le temps d'y réfléchir.

Aussi, à la question du concierge : « Madame désire-t-elle une voiture? » elle répondit brièvement : — C'est inutile, je ne fais que traverser l'avenue.

Elle sortit, en s'abandonnant à la peur exci-

tante qui la prit quand elle se sentit seule dehors.

La nuit était claire, les rayons de la lune jetaient de longues ombres blanches sur le trottoir. Les voitures aux lanternes rouges, vertes et jaunes, montaient en file interminable les Champs-Élysées.

Des éclats de voix, des chants, des cris d'ivresse, des claquements de fouets dominaient le trot des chevaux. Elle marcha de long en large, un peu ranimée par l'air frais.

Tout à coup, au détour de la rue de Bassano, elle aperçut, éclairée par le reflet d'un réverbère, la silhouette connue d'un homme qui se dirigeait de son côté. Elle retourna vivement en arrière, reprenant le chemin de l'hôtel.

Les pas, peu à peu, se rapprochaient, obsédants.

Exaspérée par la crainte d'être atteinte, elle fit un effort pour marcher plus vite, mais le trottoir lui semblait se dérober sous elle.

Un fiacre stationnait devant un café, elle y monta précipitamment et se blottit au fond de

la voiture. Elle commençait à respirer quand le cocher vint se planter à la portière, et, l'interpellant d'une voix enrouée et traînante:

— Où allons-nous?

Resa, ne sachant que répondre, restait immobile.

— Eh bien, vous êtes muette?

Au moment où elle se penchait pour lui jeter à voix basse le nom d'une rue quelconque, Borogh apparut. Il s'arrêta stupéfait, indécis s'il devait ou non la saluer.

Voyant son hésitation, elle l'appela.

— Il me semble, comtesse, que vous avez des difficultés avec votre cocher. Me permettez-vous d'intervenir? Quelle adresse faut-il donner?

— Chez Mme Whitby.

— Ce serait une course inutile, madame. Nous étions ensemble au théâtre et je ne l'ai quittée de si bonne heure que pour avoir le plaisir de finir chez vous la soirée. Vous rentrez?

— Non... Qu'il aille jusqu'au pont de

Neuilly. Il fait un temps splendide ce soir et on étouffe dans les appartements.

— Vous vous promenez seule? M'autorisez-vous à vous accompagner?

Et, indiquant au cocher la route à suivre, il demeurait irrésolu devant la portière.

— Eh bien, montez-vous? J'ai hâte de m'éloigner.

— Vous me le permettez?

— Mais oui... Comme vous voudrez... — dit-elle d'un ton bref.

Borogh sauta dans la voiture.

Le bruit des vitres, qui s'ébranlaient en leurs châssis, les empêchait de parler. Resa, suffoquée par l'odeur d'eau-de-vie et de renfermé dont la voiture était imprégnée, baissa la glace.

Éclairée par la lune et la lumière jaunâtre des becs de gaz, l'avenue du Bois s'allongeait toute droite et se perdait en une grande masse noire qui se confondait au loin avec le ciel cendré.

Resa regardait dans l'espace sombre, appréhendant qu'Imre en parlant ne la ramenât

à la réalité. Par instants, lorsqu'un obstacle, brusquement, arrêtait la voiture, le choc les rapprochait l'un de l'autre, et dans le silence, l'obscurité, ce frôlement lui était désagréable.

En descendant l'avenue de la Grande-Armée, les lampions tricolores hissés sur des mâts, les girandoles, les initiales R. F. lumineuses et enguirlandées de petites flammes, leur devenaient perceptibles. Ils distinguaient les airs d'opéras italiens accompagnant le tournoiement des chevaux de bois, des chemins de fer, des bateaux transatlantiques. Une vapeur opaque, coupée par les rayons blafards des foyers électriques, s'étendait au-dessus des baraques comme une dense couche blanche.

La voiture sortit par la porte Maillot, franchissant les rails du tramway avec des cahotements redoublés. Borogh fut rejeté contre Resa qui sentit la chaleur brûlante de son haleine.

— Pardon, comtesse.

Elle songea que sa promenade nocturne

devait l'étonner et voulut l'expliquer, mais ses yeux, fixés sur elle, lui firent détourner les siens.

Les clartés bariolées et les grandes lettres enluminées des affiches, dessinaient des ombres grotesques sur le store à demi baissé d'une des glaces.

Devant la baraque de Marseille, la foule amassée contemplait, bouche béante, un gros gaillard en maillot collant, sur une estrade, faisant son boniment, interrompu d'instant en instant par un roulement de tambour.

Le cocher se retourna, demandant s'il devait s'arrêter. Par un signe de tête, Resa fit comprendre à Imre qu'elle voulait avancer. Le grouillement de la foule augmentait. Des gamins en passant les apostrophaient, et des vendeuses de fleurs leur lançaient des boutons de roses fanés entourés de muguets. La voiture était forcée de marcher au pas.

Malgré son dégoût pour cette populace, de temps à autre Resa se penchait à la portière. Dans le flamboiement des façades illumi-

nées, un groupe, une affiche la faisait sourire d'un sourire nerveux. Submergée par l'excès de cette joie grossière, une douloureuse griserie montait vers elle de toute cette brutalité de vie.

— Dites au cocher de rentrer par le Bois, — dit-elle d'une voix rauque, la gorge desséchée. Imre obéit.

La main abandonnée de Resa, qu'il avait doucement et comme par distraction attirée, demeurait crispée dans la sienne.

Depuis qu'il venait de la rencontrer ainsi, une perplexité croissante l'envahissait.

Une dernière fois le souvenir de Marc lui revint. Mais quoi? était-elle seulement sa maîtresse? Puis il n'y songea plus, oublia tout. Seule, Resa restait, admirée, désirée. S'il gardait encore un vestige de respect devant la jeune femme, c'était uniquement parce qu'il se sentait bêtement, follement épris, et qu'il voulait savourer ce tête-à-tête avec une sauvage volupté.

A la barrière, l'employé de l'octroi s'appro-

cha. Sa lanterne éclaira le visage de Resa. Pâle, haletante, elle regardait devant elle sans voir.

Les cris et les chants expiraient au loin. Le son confus d'une fanfare, le grondement étouffé d'une grosse caisse, venaient se mêler au bruissement mystérieux de la nuit qui s'agitait dans les branches des arbres. Puis, tout se perdit dans un grand silence.

Une brise fraîche et humide soufflait. Resa grelotta.

— Descendons, je vous en prie. La vue de cette foule m'a énervée.

Borogh ne répondit pas tout d'abord, mais effrayé par un mouvement subit qu'elle fit pour descendre, il donna l'ordre d'arrêter.

Ils marchèrent quelque temps côte à côte. Tout à coup il la vit chanceler; il la saisit.

— Ce n'est rien, je me sens mieux, — dit-elle en se dégageant.

La voiture les suivait à distance. Ils s'acheminaient lentement. Elle chancela de nouveau et il la ressaisit par le poignet. A un faible

effort de Resa pour le repousser, il murmura d'une voix caressante :

— Avez-vous peur de moi?

— De vous?

Épouvantée de l'accent avec lequel elle venait de prononcer ce mot répondant à une secrète vibration de son âme, Resa balbutia :

— Ah! laissez-moi, laissez-moi... Appelez le cocher! Rentrons! Vous voyez bien que je suis malade.

Borogh mordit ses moustaches. Sentant monter en lui une rage sourde contre elle et lui-même, il l'entraîna plus loin. Elle ne pouvait plus se soutenir. Il chercha des yeux un abri.

A travers l'obscurité perçait l'éclat d'une rampe de gaz éclairant l'entrée du pavillon d'Armenonville. Arrivé devant la grille, il fit signe au chasseur de l'aider. Ils montèrent la jeune femme par un étroit escalier et la déposèrent sur le divan d'un cabinet particulier.

Elle revenait à elle. Le chasseur discrètement se retira.

Restée seule avec Imre, Resa le regarda un moment terrifiée. Puis, à son sourire étrange, elle fut prise d'un accès de larmes et laissa retomber sa tête sur les coussins. Il s'assit près d'elle, lui ôta doucement son mouchoir des mains, et, d'un accent enfiévré, murmura d'inintelligibles paroles à son oreille, mais il lui semblait, à elle, l'avoir entendu déjà, ce fol bégaiement, et le reconnaître.

Le corps agité de secousses nerveuses, un vertige la prit devant ce désir qui l'attirait, l'enveloppait, la dominait, et qu'elle sentait respirer, grandir, dans l'homme dont le robuste bras étreignait sa taille.

. . . .

Glacé d'épouvante devant l'immensité de son erreur, Imre demeurait anéanti. Il n'osait prononcer un mot ni implorer un pardon, se sentant criminel.

. . . .

Le chasseur ouvrit la portière de la voiture. Resa monta. Imre la fixait des yeux, mais il recula devant son regard virginal, et, jetant de la monnaie au cocher, lui donna l'adresse de la comtesse Thaszary et referma la portière.

*
* *

Calme et placide, Resa congédia sa femme de chambre. Selon son habitude, elle prépara sa potion de bromure. La tête vide, elle regardait au fond du verre la légère ébullition produite par la poudre blanche se dissolvant dans l'eau. Assoiffée, elle porta le verre à ses lèvres comme si elle y avait su trouver l'oubli.

— La potion des névropathes!

Elle sourit dédaigneusement en voyant les petits paquets prescrits par le médecin, et se laissa tomber dans un fauteuil près de la fenêtre.

Les volets n'étaient pas fermés. Elle se pencha au dehors. Sur le trottoir, des hommes traînaient derrière eux une fille. Le bruit mat

de leurs pas et quelques-unes de leurs paroles montaient jusqu'à elle.

Tout à coup, une agitation, un désir de mouvement la prit. Un bougeoir à la main, elle traversa le cabinet de travail et entra dans le salon.

Comme tout paraissait étrange à cette faible clarté! Les fauteuils étaient encore ainsi qu'ils avaient été laissés. Quand? Le soir même.

Elle s'approcha de la table. Le volume de Baudelaire y était encore. Elle le prit entre ses mains, l'ouvrant brusquement pour retrouver la page sur laquelle on l'avait fermé.

Elle se souvint que cette expérience lui avait déjà réussi. Mais les lignes dansaient devant ses yeux ; néanmoins, elle voulait savoir... En tressaillant, elle rejeta le livre. Ces traits au crayon rouge, elle ne les avait pas encore remarqués. C'était Marc qui les avait tracés. Marc!

Vivement elle se dirigea vers la porte du cabinet de travail, abritant la bougie de sa main. Dans la glace, elle se vit, livide, et au-dessus

d'elle Marc, pâle et désespéré comme elle. Elle jeta un long regard sur le portrait, fit un geste pour le repousser et s'éloigna.

Agenouillée devant la cheminée, elle suivait des yeux les flammes qui montaient de l'amas de papiers qu'elle y jetait, s'arrêtant, hésitante, à la vue d'écritures qui lui rappelaient vaguement une voix, un visage, comme un souvenir de rêve très ancien.

Avec une attention fixe elle suivait la lente combustion, et lorsqu'enfin, dans cette masse noire mouvante, il n'y eut plus que quelques dernières étincelles, elle eut un frisson.

Les étincelles s'étaient éteintes...

Auprès d'elle, un paquet de lettres oubliées. Avec un grand effort elle se leva pour reprendre le flambeau sur le bureau. Un objet brillant la frappa, caché à demi par un morceau de soie, un minuscule mouchoir dont Marc tout petit enfant avait été si fier. Sa mère y avait brodé ses armes. Les idées de Resa se confondaient.

Une douleur physique la saisit. Elle eut un frisson de dégoût.

— Oh ! Marc, quel mal vous me faites !

Elle grelottait. Elle souleva le revolver.

— L'imprudent !

Un jour d'automne, au bord de la Seine, elle s'était senti envahie par une volupté mystérieuse, reposante. La même fascination l'attirait. Elle reprit le revolver...

C'est le portique ouvert sur les Cieux inconnus...

XII

Non intres in judicium cum Theresia Thaszary de Thazsar serva tua, Domine!!

Les chantres, de leur voix grave, entonnaient le grand répons *Libera*, que le chœur reprenait. Le chant retentissait solennel et lugubre dans l'église tendue de noir. La fumée jaune des cierges et la vapeur bleuâtre qui montait droit de l'encensoir agité par l'officiant faisant trois fois le tour du corps, adoucissaient les reflets des vitraux.

La cérémonie terminée, ceux qui, en petit nombre, avaient assisté au *Requiem*, se ran-

gèrent tandis qu'on emportait le cercueil et les couronnes funèbres.

Une hésitation se produisit dans l'assistance, les deux premières rangées de chaises recouvertes de drap noir étant demeurées vides. Involontairement on était dérouté par l'absence d'une famille à qui prodiguer les condoléances d'usage.

Mme Whitby, à l'entrée de l'église, semblait, par des shake-hands répétés, conduire le deuil. Mais, au grand étonnement de tous, elle restait très sobre de réponses aux muettes interrogations. Elle-même, sans doute, ne savait rien de plus que ce que la nouvelle donnée par les journaux : « morte subitement », laissait supposer.

On se bornait à des : « Bien malheureux ! désolant ! terrible ! », y ajoutant des aperçus psychologiques très discrets sur la fréquence toujours plus grande des cas pathologiques.

M. Lewis, le service terminé, s'approcha.

Essuyant ses beaux yeux d'un mouvement

éloquent, Mme Whitby prit son bras, ce qui inspira à l'une de ses austères amies, jugeant qu'en pareille circonstance on n'accepte que le bras d'un parent, la question :

— Monsieur votre cousin n'est donc pas là?

— Le pauvre garçon! C'est tout au plus s'il peut avoir en ce moment connaissance de la catastrophe. Il est parti avant-hier matin pour l'Écosse. Je n'ai su son départ qu'hier, par un ami qui l'a croisé à la gare. Ce malheur le peinera doublement. Non seulement il partageait notre vive sympathie à tous pour la pauvre chérie, mais aussi son ancienne amitié pour le baron de...

Mme Whitby se tut.

Marc traversait la nef, accompagné d'un secrétaire du consulat qui semblait lui donner d'importantes explications en lui montrant les écussons accrochés aux piliers. Le baron se passa la main sur le front. Il avait les yeux cernés de quelqu'un qui souffre d'une névralgie.

Devant la porte de l'église, dans la rue de Chaillot, les domestiques hélaient les cochers, les employés des pompes funèbres demandaient des ordres, des vendeuses de légumes criaient leur marchandise, bousculant les curieux.

Un soleil ardent pesait de tout son lourd éclat sur la foule amassée dans cet étroit espace.

Le coupé de Marc suivait la voiture funèbre. Avec une vitesse vertigineuse, il voyait défiler les maisons, les rues, les boulevards emplis de monde. Devant lui, la longue caisse noire ballottant sur ses quatre roues disparaissait parfois pour émerger de nouveau dans le flot des omnibus, des voitures et des tramways.

Près de la gare de Strasbourg, l'encombrement redoubla.

Enfin, le sifflet aigu, perçant, retentit... Lentement, avec des grincements, le train s'ébranla...

Marc, seul dans son wagon, retomba sur les coussins, épuisé de fatigue morale.

LETTRE

DU BARON SZELÉNY

A

MADAME WHITBY

« Szelénvar, mai 189...

« MADAME,

« Il a donc fallu l'insertion d'une note sur mon roman dans un journal français pour qu'un passé lointain revînt à votre esprit. Il a donc fallu cette futilité, pour que je vous écrive aujourd'hui, après quatre ans d'absence. Est-ce assez bien la vie ?

« N'importe ! je vous envoie mes remerciements à propos d'un simple mot de félicitation sur mes « succès littéraires », et jamais je ne vous ai exprimé toute ma reconnaissance pour les preuves de sympathie que vous m'avez

données avant et après mon brusque départ, pour la délicatesse féminine avec laquelle vous avez su deviner quels objets, parmi tous ceux qui se trouvaient dans l'hôtel de l'avenue Marceau, m'étaient essentiellement chers, pour le souci que vous avez eu de peupler ma solitude de souvenirs extérieurs.

« Et cette apparente vanité de jeune auteur vous fait sourire sans doute ; car vous ne pouvez pas savoir combien de fois elle a été commencée déjà, cette lettre qui aurait dû répondre à une question indirecte que vous m'avez posée un jour.

« Mais il me semblait vous faire injure en exprimant un doute sur la façon dont vous-même avez dû la résoudre depuis longtemps, et puis je me sens impuissant à expliquer l'inexplicable. Comment faire comprendre à une âme en harmonie avec elle-même, comme la vôtre, les souffrances de ces âmes nées avec une maladive sensibilité, tressaillant toujours sous les coups que la réalité leur réserve, et qui, pour s'en défendre, cherchent à vivre au

delà de cette réalité en élevant entre elles et la vie un mur d'illusions qu'elles reconnaissent pourtant n'être qu'un vain artifice. Puis l'hésitation de ces âmes débordant de l'immensité des désirs et farouches devant le semblant de bonheur dans lequel, fatiguées par une perpétuelle analyse, elles voient toutes les déceptions, les tristesses et les lassitudes finales.

« Comment en un être conscient de son néant, de l'inutilité de tous ses désirs, — désirs d'une feuille que le vent a détaché de l'arbre et qui, après avoir un moment frissonné au-dessus de la terre, retombe en poussière, — l'idée de bonheur peut-elle germer? Comment? Question singulière que je vous adresse à vous, madame, qui ne vous êtes jamais regardée vivre, qui avez pris votre rôle de madame Whitby au sérieux.

« Aussi, pour ne pas être traité par vous d'insensé et pour vous remercier de la bonne grâce de vos éloges, je m'efforcerai d'user envers vous de réciprocité.

« Je vous rends donc vos compliments sur

mon roman, en vous félicitant du rare talent avec lequel vous avez fait d'Imre Borogh un mari modèle. Quel dommage qu'un cinquième acte, dans les plus riantes comédies de la vie, — l'acte tragique, — soit inévitable!

« Et Alkmar? Il est resté toujours le même, d'une tête au-dessus de nous autres. Il ne vit que dans l'Art, l'Idéal et ses espérances. Il est cependant, m'écrit-il, enchanté de devancer l'été chez vous, à la campagne, de n'entendre que le gazouillis printanier et le froufrou des toilettes de Doucet. La vie le leurre donc. Qu'il y prenne garde!

« Le renouveau vient troubler aussi la léthargie du demi-mort. Pendant que je vous écris, j'entends le chant des oiseaux et la brise vespérale dans les jeunes feuilles. Au delà des arbres en fleurs, la puszta palpite sous les rayons du soleil couchant. Aussi loin que mes yeux errent, la solitude. Et bientôt la puszta elle-même va s'endormir, le grand silence se fera. Mais dans mon âme solitaire se dresse le souvenir d'un rêve que la réalité n'a pas

effleuré. Il a pu s'y cristalliser et me tiendra lieu de tout, jusqu'au moment où la nostalgie de l'oubli éternel — cet instinct suprême qui précipite l'être souffrant vers sa vraie patrie — l'aura emporté.

« Mais que nulle ombre n'obscurcisse la sérénité de votre beau profil grec en lisant cette lettre. N'essayez pas de pénétrer dans l'abîme de la douleur. Restez-en à ce que je vous écris, à ce qui n'est que de la littérature.

« Marc Szelény »

IMP. NOIZETTE, 8, RUE CAMPAGNE-PREMIÈRE, PARIS

A LA MÊME LIBRAIRIE

ŒUVRES
DE
JULES BARBEY D'AUREVILLY

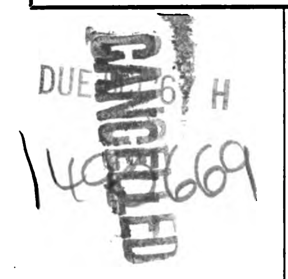
Édition petit in-12, papier vélin. *(Petite Bibliothèque littéraire)*

L'Ensorcelée. 1 volume avec portrait............... 6 fr.
Une vieille Maîtresse. 2 volumes............... 10 fr.
Le Chevalier des Touches. 1 volume........... 6 fr.
Un Prêtre marié. 2 volumes....................... 10 fr.
Les Diaboliques. 1 volume........................ 6 fr.
L'Amour impossible. — La Bague d'Annibal. 1 v. 6 fr.
Du Dandysme et de Georges Brummel. — Memoranda. 1 volume avec portraits........... 6 fr.
Ce qui ne meurt pas. 2 volumes.................... 10 fr.
Une Histoire sans nom. — Une Page d'Histoire. 1 volume.............................. 6 fr.
6 Eaux-fortes dessinées et gravées par Félix Buhot, pour illustrer *le Chevalier des Touches*.......... Prix 10 fr.
7 Eaux-fortes dessinées et gravées par Félix Buhot, pour illustrer *l'Ensorcelée*..................... Prix 10 fr.
11 Eaux-fortes dessinées et gravées par Félix Buhot, pour illustrer la *Vieille Maîtresse*............. Prix 15 fr.
10 Eaux-fortes dessinées et gravées par Félicien Rops, pour illustrer *les Diaboliques*.................. Prix 15 fr.

ÉDITIONS DIVERSES

Le Chevalier des Touches (Collection Guillaume-Lemerre). 1 vol. petit in-8° illustré................ 4 fr.
Une Histoire sans nom. 1 volume in-18........... 3 50
Ce qui ne meurt pas. 1 volume in-18 (épuisé)....... 3 50
Du Dandysme et de Georges Brummel. 1 volume petit in-12, papier teinté, avec portraits de Brummel et de l'auteur à vingt ans......................... 3 50
*Une Page d'Histoire (1603). 1 volume petit in-12, avec deux eaux-fortes de L. Ostrowski............. 1 fr.
Pensées détachées. — Fragments sur les femmes. 1 vol. in-18.......................... 2 fr.
Les Œuvres et les Hommes. — 2e série : *Les Poëtes*. 1 vol. in-8°.................................. 7 50
Les Œuvres et les Hommes. — *Littérature étrangère*. 1 vol. in-8°.............................. 7 50
Les Œuvres et les Hommes. — *Littérature épistolaire*. 1 vol. in-8°............................ 7 50
Les Œuvres et les Hommes. — *Mémoires historiques et littéraires*. 1 vol in-8°......................... 7 50
Littérature étrangère. 1 vol. in-18........... 3 50
Littérature épistolaire. 1 vol. in-18.......... 3 50
Les Poëtes. 1 vol. in-18.......................... 3 50
Mémoires historiques et littéraires. 1 v in-18. 3 50
Amaïdée. 1 vol. in-18............................ 2 fr.

Paris. — Imp. A. Lemerre, 25, rue des Grands-Augustins. 4-2178


CANCELLED
DUE
H



